



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

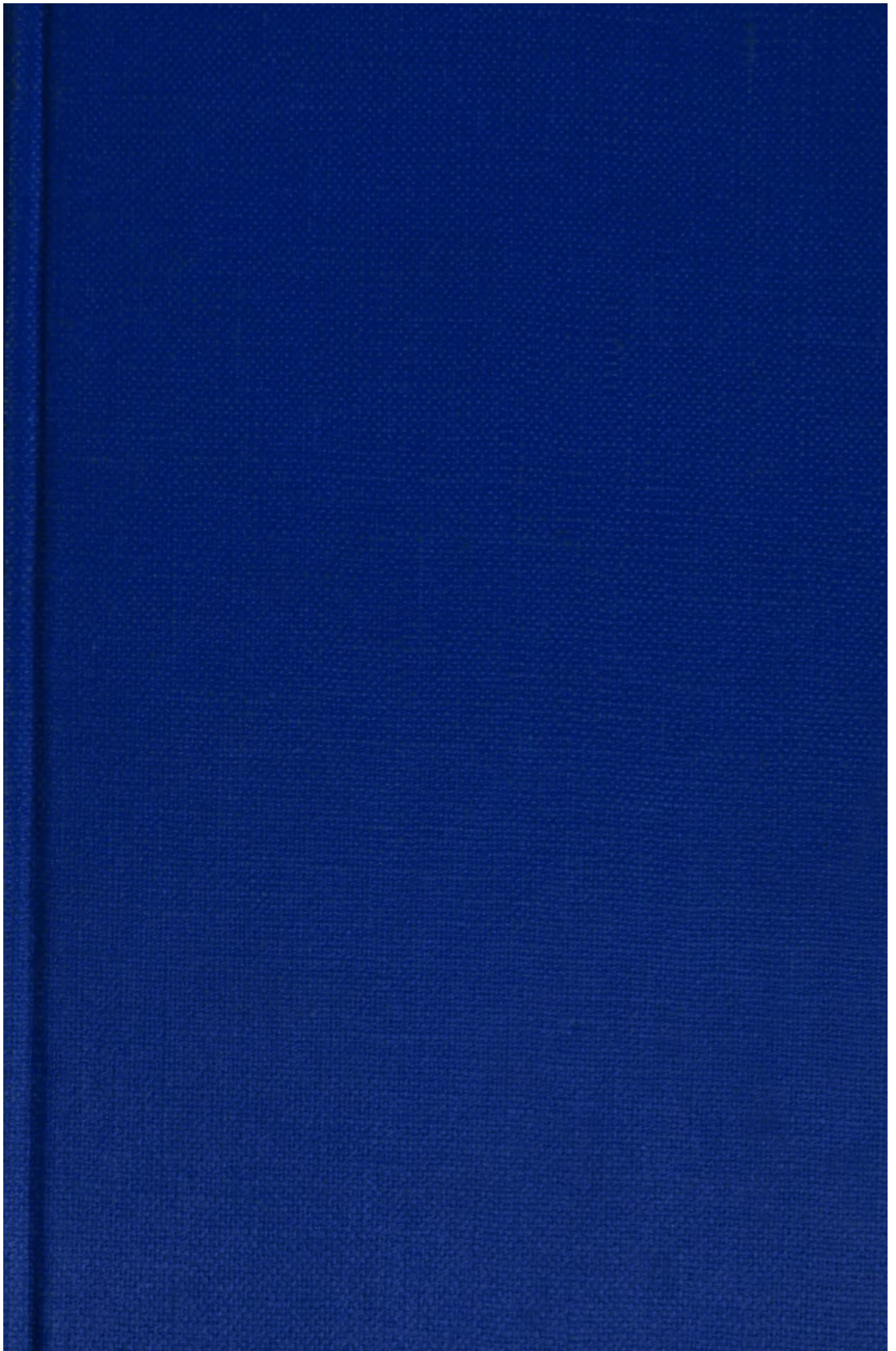
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





1/M 1749 A. 1





UN ROMAN PARISIEN

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASSE-
DRAMATIQUE, le 23 octobre 1882.

1/M 1727 A.1

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROMANS

FORMAT GRAND IN-18

LES AMOURS DE PHILIPPE.	1 vol.
BELLAH.	1 —
HISTOIRE DE SIBYLLE.	1 —
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE.	1 —
LE JOURNAL D'UNE FEMME.	1 —
JULIA DE TRÉCŒUR.	1 —
UN MARIAGE DANS LE MONDE.. . . .	1 —
MONSIEUR DE CAMORS.	1 —
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA.	1 —
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.	1 —
SCÈNES ET COMÉDIES.	1 —
SCÈNES ET PROVERBES.	1 —

THÉÂTRE

L'ACROBATE, comédie en un acte.
LA BELLE AU BOIS DORMANT, comédie en cinq actes.
LE CAS DE CONSCIENCE, comédie en un acte.
LE CHEVEU BLANC, comédie en un acte.
CIRCÉ, proverbe en un acte.
LA CRISE, comédie en quatre actes.
DALILA, drame en quatre actes.
LA FÉE, comédie en un acte.
JULIE, drame en trois actes.
MONTJOYE, comédie en cinq actes.
LA PARTIE DE DAMES, pièce en un acte.
PÉRIL EN LA DEMEURE, comédie en deux actes.
LES PORTRAITS DE LA MARQUISE, comédie pastiche en un acte.
LE POUR ET LE CONTRE, comédie en un acte.
RÉDEMPTION, comédie en cinq actes.
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE, comédie en cinq actes.
LE SPHINX, drame en quatre actes.
LA TENTATION, comédie en cinq actes.
LE VILLAGE, comédie en un acte.

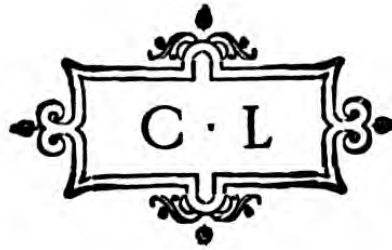
UN
ROMAN PARISIEN

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—
1883

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.



PERSONNAGES:

HENRI DE TARGY.....	MM. MARAIS.
BARON CHEVRIAL.....	SAINT-GERMAIN.
DOCTEUR CHESNEL.....	LANDROL.
JULIANI, Ténor et Impresario.....	F. ACHARD.
LAUBANÈRE.....	BERTAL.
TIRANDEL.....	NOBLET.
VAUMARTIN.....	REVEL.
LE GÉNÉRAL DE VILLIERS.....	TONY SEIGLET.
AMBROISE, domestique de Chevréal..	MARTIN.
MADAME DE TARGY, mère de Henri..	Mmes PASCA.
MARCELLE DE TARGY, sa belle- fille.....	J. BRINDEAU.
THÉRÈSE, baronne Chevréal.....	VOLSY.
ROSA GUÉRIN, de l'Opéra.....	MAGNIER.
MADAME DE LUCE.....	M. DEVOYOD.
MADAME DE VALMÉRY.....	L. JOSSET.
Mlle GILETTE 1 ^{re} , du corps de ballet.	VRIGNAULT.
Mlle GILETTE 2 ^e , id.....	NETTY.
Mlle BERTOLDI id.....	LENDER.
Mlle LOMBARD id.....	THIERRY.
MADAME DE VILLIERS.....	GENNETIER.
MARIA, femme de chambre.....	DUVERGÉ.

La scène se passe à Paris.

Cette pièce ne pourra être représentée qu'avec l'autorisation spéciale de l'auteur. S'adresser à M. A. Roger, agent général des auteurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas. Paris.

UN ROMAN PARISIEN

ACTE PREMIER

DANS L'HOTEL DE TARGY

Un boudoir très orné, communiquant à gauche par une large porte avec les salons de réception. — La porte de droite conduit chez madame de Targy. — Au fond une porte en arcade avec double portière ouvrant sur une antichambre où les invités ôtent ou remettent leurs pardessus. Cette antichambre, qui est elle-même richement décorée de fleurs et de verdure, a deux portes latérales, l'une à droite qui donne sur le vestibule d'entrée, l'autre à gauche en face qui est l'entrée principale des salons. — Lampes et candélabres allumés pour une fête. — Au milieu du boudoir, un divan circulaire à compartiments. — Fleurs au centre. — Petits meubles tout autour.

SCÈNE PREMIÈRE

On aperçoit dans l'antichambre deux ou trois valets de pied en riche livrée qui débarrassent les hommes de leur paletot. Un maître d'hôtel en habit noir et culottes courtes qui annonce. Une femme de chambre qui aide les femmes à rajuster leur toilette ou à mettre leur manteau. A la porte du boudoir à gauche, des invités des deux sexes se pressent, regardant avec curiosité dans le salon voisin.

LAUBANÈRE, VAUMARTIN, TIRANDEL,
puis CHEVRIAL.

Laubanère et Vaumartin sont debout près de la porte à gauche, Tirandel est assis et à demi couché sur un fauteuil à gauche. — Au lever du rideau, on

entend dans les salons à gauche un grand bruit d'applaudissements et de bravos. Les personnages en scène prennent part à cette démonstration.

VAUMARTIN.

Brava ! brava ! admirable ! brava !

LAUBANÈRE.

Brava ! (Se retournant vers Tirandel.) N'est-ce pas, c'est vraiment très bien, très remarquable ! Elle a beaucoup de talent, cette petite femme !

TIRANDEL, indifférent.

Ouais !

Chevrial, qui vient d'ôter son paletot dans l'antichambre, entre par le fond.

LAUBANÈRE, allant à lui.

Tiens ! Chevrial ! vous arrivez trop tard, cher ami !

CHEVRIAL.

Bonjour, Laubanère ! (A Tirandel, en passant devant lui.) Bonjour, Tirandel !

TIRANDEL, lui donnant la main.

Vieil ami !

CHEVRIAL, à Vaumartin.

Bonjour, fleur des pois !

VAUMARTIN, affable.

Mon cher baron !

Pendant ce dialogue, des murmures flatteurs n'ont pas cessé de se faire entendre dans les salons, et à ce moment éclate une nouvelle salve d'applaudissements.

CHEVRIAL, battant des mains.

Bravo ! bravo !... Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi applaudit-on ?

LAUBANÈRE.

C'est la maîtresse de la maison, madame de Targy, qui vient de chanter avec Juliani.

CHEVRIAL.

Avec Juliani, le ténor?

LAUBANÈRE.

Oui.

CHEVRIAL.

Oh! oh!

LAUBANÈRE.

Il lui donne des leçons, vous savez?

CHEVRIAL.

Je ne le plains pas.

VAUMARTIN, ton prétentieux.

Je vous dirai, mon cher baron, que madame Chevrial les a divinement accompagnés.

CHEVRIAL.

Ma femme? Ça ne m'étonne pas... très forte sur le piano, ma femme!... Toutes les vertus!... Eh bien, est-ce qu'elle a du talent, madame de Targy? Je ne l'ai jamais entendue.

LAUBANÈRE.

Beaucoup de talent!

VAUMARTIN, ton prétentieux.

Ah! mais primo cartello, mon cher, primo cartello! Une voix de théâtre tout à fait. — Elle a cent mille francs dans le gosier, cette jeune femme-là!

CHEVRIAL.

Bon ! cent mille francs dans le gosier... Tu devais dire cela, toi, poncif !

VAUMARTIN.

Je t'assure qu'elle chante très bien ! Une grande artiste !

CHEVRIAL.

Oui, en chambre ! Je connais ça... C'est comme les gens du monde qui jouent la comédie. Dans un salon... c'est parfait... Sur un théâtre, ce serait moins drôle.

TIRANDEL.

Pardi !

VAUMARTIN.

Eh bien, messieurs, vous me croirez, si vous voulez... mais, pas plus tard qu'hier soir, j'ai entendu, dans un salon, des gens du monde jouer une pièce de Musset, et je puis vous certifier que ces acteurs, simples amateurs, ne seraient pas déplacés...

CHEVRIAL.

Au Théâtre-Français, n'est-ce pas, cher ami ? Tu devais encore dire ça, toi ?

VAUMARTIN.

Eh bien, oui, certainement, au Théâtre-Français...

TIRANDEL.

A Batignolles ! Et encore !

CHEVRIAL.

Enfin, qu'elle ait une voix de théâtre, ou une voix de salon, elle est joliment campée, cette petite femme-là !

Elle a une plastique qui me rend rêveur... Non, vrai, c'est incroyable comme elle parle à mon imagination !

LAUBANÈRE.

Chut ! la voilà !

Tirandel se lève.

SCÈNE II

LES MÊMES, puis MARCELLE, MADAME DE LUCE, MADAME VALMÉRY, JULIANI, LE DOCTEUR CHESNEL.

Marcelle paraît à gauche, recevant les compliments du groupe qui est près de la porte. Puis elle entre, accompagnée de madame de Luce et de madame de Valméry et suivie par le docteur et Juliani.

LES HOMMES qui sont en scène l'applaudissent de nouveau et murmurent
Brava ! bravissima ! c'est exquis ! délicieux !

MARCELLE, après avoir salué en souriant, à madame de Luce.
Ainsi tu trouves que j'ai fait des progrès ?

MADAME DE LUCE.

Oh ! mais prodigieux, ma chère... C'est-à-dire que maintenant c'est la perfection pure !

MADAME DE VALMÉRY.

Moi, ma chère amie, vous m'avez tiré des larmes, tout simplement !

Marcelle leur serre les mains.

VAUMARTIN.

C'est le timbre d'or de la Patti !

CHEVRIAL.

Avec une nuance de Nilsson, cependant.

MARCELLE, riant.

Oh ! messieurs... je vous en prie...

Elle se masque avec son éventail.

LE DOCTEUR CHESNEL.

Ma chère petite dame, vous m'avez fait beaucoup de plaisir !...

MARCELLE.

Mon cher docteur... je voyais devant moi votre bon visage épanoui, cela me rassurait ! J'avais si peur. Il y avait si longtemps que je n'avais chanté en public ! (A Juliani.) Et vous, monsieur et cher maître, vous ne me dites rien.

JULIANI.

Moi, je suis sous le charme, comme tout le monde !

MARCELLE.

Mais... c'est à vous en réalité que tous ces compliments s'adressent. (Aux personnes qui l'entourent.) Vous savez que M. Juliani me fait l'honneur extrême (Elle s'incline gaiement.) de me donner des leçons !

JULIANI, riant.

Oh ! l'honneur... C'est l'élève qui fait grand honneur au maître, madame !

LAUBANÈRE.

Monsieur Juliani, est-ce que réellement vous pensez à nous quitter, à quitter Paris... l'Europe même, dit-on ?

MADAME DE LUCE et MADAME DE VALMÉRY.

Oh ! non, monsieur Juliani, non, n'est-ce pas ?

JULIANI.

Mon Dieu, si, mesdames !

ACTE PREMIER

7

MADAME DE LUCE.

Oh ! que c'est mal ! que c'est mal !

MADAME DE VALMÉRY.

C'est affreux ! affreux !... Vous êtes un homme affreux !... Monsieur de Vaumartin... ne vous en allez pas !... J'ai besoin de votre bras pour aller au buffet.

VAUMARTIN.

Oh ! madame !... quelle bonne fortune ! (En passant devant Chevrial.) Voilà la quinzième femme que je mène au buffet, ce soir !

CHEVRIAL.

Tu es si aimable et si beau !

Vaumartin sort par le fond, donnant le bras à madame de Valméry. — Ils rencontrent à la porte Henri de Targy.

HENRI, à madame de Valméry.

Ma femme est par là ?

MADAME DE VALMÉRY lui montre Marcelle du geste.
Marcelle ? la voilà !

SCÈNE III

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, derrière le divan.

Dis-moi, ma chère... quoi maintenant ? Une valse !

MARCELLE, lui parlant en renversant un peu la tête.

Oui... un petit bout de cotillon... Mais laisse-moi encore respirer deux minutes. (Affectueusement.) Et toi, es-tu content ?

HENRI, avec tendresse.

Non... pas du tout.

MARCELLE.

Mauvais !

HENRI.

Pas trop fatiguée ?

MARCELLE.

Non !

MADAME DE LUCE.

Et vous allez en Amérique, naturellement, monsieur Juliani !

JULIANI.

Oui, madame... Je compte même pousser ma campagne jusque dans l'Amérique du Sud, qui a été moins exploitée que l'autre.

MADAME DE LUCE.

Et vous allez seul ?

JULIANI.

Oh ! non... Je m'occupe en ce moment de former une troupe d'opéra... car je suis mon propre impresario ; je préfère cela... j'y trouve de grands avantages.

LAUBANÈRE.

C'est dommage, monsieur Juliani, que vous ne puissiez engager l'étoile que nous venons d'entendre ?

JULIANI.

C'est grand dommage, en effet ! Quel succès, alors !

MARCELLE, vivement.

Oh ! comme j'aimerais cela... si c'était convenable ! (A son mari, en renversant la tête.) Veux-tu, mon ami ?

ACTE PREMIER

9

HENRI, gaiement, mais d'un ton ferme.

Non !

MARCELLE, riant.

Je m'y attendais ! (Elle se lève.) Eh bien, allons danser !... Henri, veux-tu dire à l'orchestre de commencer ? (Henri sort avec madame de Luce, à qui il offre le bras.) Monsieur Tirandel, vous ne dansez pas plus qu'à l'ordinaire ?

TIRANDEL, tristement.

Non, madame !

MARCELLE.

Et vous, monsieur Chevrial ? Mais... à propos, il faut que je vous remercie d'être venu ce soir, vous qui allez si peu dans le monde... C'est un miracle de vous voir !

La musique commence à jouer une valse.

CHEVRIAL.

Vous savez, madame, quelle attraction irrésistible vous exercez sur mon faible cœur.

MARCELLE.

Vraiment !... Eh bien, moi, en retour, j'adore votre femme !... Je vous préviens que nous allons devenir de grandes amies toutes deux. Si vous saviez comme elle m'a bien accompagnée tout à l'heure !

CHEVRIAL.

Mais je vous accompagnerais très bien aussi, moi !

MARCELLE, riant.

Oh ! très loin peut-être... mais pas très bien !

Elle va pour s'éloigner.

CHEVRIAL.

Quoi ! pas même un tour de valse ?



MARCELLE.

Oh ! cela, si vous voulez !

Elle lui prend le bras, ils sortent à gauche.

LE DOCTEUR, qui a conduit Juliani jusqu'à dans l'antichambre en causant, redescend la scène, et s'adressant aux jeunes gens qui encombrant la porte à gauche.

Pardon, jeunes gens, laissez-moi pénétrer, je vous prie...
Je désire voir tourner ces jeunes épaules.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! toujours gourmand, docteur !

LE DOCTEUR.

Toujours, jeune homme, toujours !

Il sort.

SCÈNE IV

LAUBANÈRE, TIRANDEL, qui a repris sur le divan sa pose abandonnée

LAUBANÈRE, fermant la portière du fond.

Il vient un satané courant d'air par là... (Revenant.) Tirandel !

TIRANDEL.

Eh !

LAUBANÈRE.

Tu as une très mauvaise tenue, tu sais.

TIRANDEL.

Fatigué !

LAUBANÈRE.

Mais, dis-moi, tu retournes donc dans le monde à présent

TIRANDEL.

Faut bien aller quelque part.

LAUBANÈRE.

Et le cercle ?

TIRANDEL.

Fume plus... M'ennuie !

LAUBANÈRE.

Pauvre garçon... Tiens ! c'est gentil, cet air-là... (Il s'approche de la porte du salon.) Tirandel !

TIRANDEL.

Eh !

LAUBANÈRE.

Viens donc un peu ici... nous allons faire nos observations... C'est tout plein de jolies femmes, je t'assure.

TIRANDEL.

M'est égal.

LAUBANÈRE.

Tu es donc fini ?

TIRANDEL.

Blasé !

LAUBANÈRE.

Plus rien, alors ?

TIRANDEL.

Vellétés !

LAUBANÈRE.

Diable ! (Il se rapproche de lui.) Et tu ne fais rien pour ça ?

TIRANDEL.

... Hydrothérapie !

LAUBANÈRE.

Et ça te réussit ?

TIRANDEL.

Tu vois !

LAUBANÈRE.

Pas beaucoup ?

TIRANDEL.

Ça va un peu mieux cependant !

LAUBANÈRE.

Prelotte ! Qu'est-ce que c'était donc, alors ?

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVRIAL, rentrant un peu essoufflé.

CHEVRIAL.

Ouf !

LAUBANÈRE.

Comment ! déjà finie, cette valse ?

CHEVRIAL.

Oui, je n'ai fait que deux tours... le temps est mou aujourd'hui... je n'ai pas mes jambes... C'est égal ! c'est incroyable comme elle parle à mon imagination, cette petite femme-là !

LAUBANÈRE.

Bah ! toutes les femmes parlent à votre imagination, à vous, Chevrial !

CHEVRIAL.

Plus ou moins... mais celle-là me rend rêveur, positivement.

LAUBANÈRE.

Et Rosa Guérin ?

CHEVRIAL.

Un autre genre, Rosa Guérin !

TIRANDEL.

Et... chose... comment donc?... machine... du Cirque ?

CHEVRIAL.

Tu perds la mémoire des noms, toi?... Eh bien, machine du Cirque, c'est encore un autre genre... tous les genres sont bons... A propos, avez-vous remarqué la petite bonne qui est dans l'antichambre... pour les manteaux ?

LAUBANÈRE.

Bien ! la bonne maintenant !

TIRANDEL.

Complet !

CHEVRIAL.

Très gentille ! Un Watteau ! Mais, pour en revenir à sa maîtresse, c'est véritablement une anatomie supérieure... tout à fait supérieure... un mélange de délicatesse et de force ! une sorte de robuste élégance... Elle est en train de se lier avec ma femme... J'en suis enchanté !

LAUBANÈRE.

Oui... mais pas moyen !

CHEVRIAL.

Pourquoi... pas moyen ?

LAUBANÈRE.

Parce que c'est un jeune ménage exemplaire... ils s'adorent... ils s'embrassent dans tous les coins...

CHEVRIAL.

Mon cher, je vous dirai que j'ai un principe.

LAUBANÈRE.

Votre parole ?

CHEVRIAL.

Parfaitement... j'ai un principe. — C'est qu'en matière d'amour, avec du temps et de l'argent, *time and money* — il n'y a rien d'impossible. Témoin, Jupiter chez les anciens et plus récemment Fouquet...

Jamais surintendant trouva-t-il des cruelles !

LAUBANÈRE.

Allons donc ! il n'est pas d'application ici, votre principe... Ces Targy sont très riches... Ils ont au moins cent mille francs de rente !

CHEVRIAL.

Eh bien... cent mille francs de rente !... après ? A Paris, une jeune femme élégante qui suit le monde en dépense déjà la moitié pour sa toilette... D'ailleurs, ont-ils cela ? J'ai ouï dire dans les temps que le père Targy avait fait des pertes considérables.

LAUBANÈRE.

Ah !

CHEVRIAL.

Et ce n'est pas le mariage du petit qui aurait raccommodé les choses... sa femme n'avait rien... Très richement élevée par une tante... mais sans fortune personnelle... une dot

insignifiante... un mariage d'amour... les plus casuels de tous!... et puis (Baissant la voix.) il y a des mystères dans la maison, vous savez?

LAUBANÈRE.

Moi? je ne sais rien... Je suis depuis trois ans à Pétersbourg... et j'arrive... (Il s'assoit.) ConteZ-moi donc ça!

CHEVRIAL.

Eh bien, voilà! Il y a environ deux ans, après le mariage de son fils, le père Targy, qui était jeune encore, est mort brusquement, et il y a eu autour de sa mort des circonstances singulières... il avait même couru des bruits de suicide... Ce qu'il y a de positif, c'est que, depuis ce temps-là, la mère est tombée dans un état très bizarre.

LAUBANÈRE.

Un peu folle, n'est-ce pas?

CHEVRIAL.

Pas précisément folle... mais extraordinaire, sauvage, farouche... elle était très bien la mère Targy... Je l'ai encore vue très agréable, moi... mais très agréable... et puis tout à coup elle a vieilli de vingt ans... ses cheveux ont blanchi... elle ne s'est plus montrée... elle ne sort plus... Elle passe ses jours... et même ses nuits, dit-on, à se promener comme un spectre dans ses appartements... là, au-dessus... enfin... bref... il y a du mystère, il y a quelque chose!

TIRANDEL, murmurant.

Cadavre!

CHEVRIAL.

Tu dis, toi!

TIRANDEL.

Il y a un cadavre!

CHEVRIAL.

Oui, il doit y avoir un cadavre dans quelque armoire...
Si la police était mieux faite, on le trouverait.

LAUBANÈRE.

Bah ! des commérages, tout cela !... (Il se lève.) Ce qu'il y a
de certain, c'est qu'ils reçoivent très bien, ces jeunes gens...
leur petite fête est très réussie.

CHEVRIAL.

C'est la première fois qu'ils ouvrent leur salon depuis la
mort du père... Ils ont mis tout dehors naturellement.]

LAUBANÈRE, qui a soulevé la portière du fond.

Diable ! mais tout le monde s'en va, vous savez ?

CHEVRIAL.

Oh ! alors, décampons ! — Viens-tu, Tirandel ! Voyons ! tu
ne peux pas coucher là.

TIRANDEL.

Ah ! mon Dieu ! on ne peut donc pas être tranquille !

Il se lève péniblement.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DE LUCE et HENRI entrant par la
gauche ; puis MADAME DE VALMÉRY et VAUMARTIN.

MADAME DE LUCE, à Henri qui vient les reconduire.

Non, restez donc, cher monsieur, restez donc !

HENRI, insistant.

Je vous en supplie !

MADAME DE LUCE.

Quelle parfaite maîtresse de maison, que Marcelle ! Comme elle est bien dans ce rôle-là !... Comme tout était bien arrangé !

HENRI.

Oui... elle adore cela !

Il traverse avec elle, et la mène dans l'antichambre, où il l'aide à mettre son manteau.

MADAME DE VALMÉRY.

Non ! je vous en prie, monsieur de Vaumartin... je vous en prie... (En riant.) Vous me compromettez réellement !

VAUMARTIN.

Vous ne pouvez me refuser la grâce de vous conduire jusqu'à votre voiture... vous êtes trop galamment aimable pour cela !

MADAME DE VALMÉRY, gaiement.

C'est que vous êtes si dangereux !

VAUMARTIN.

Je le voudrais, chère madame !

MADAME DE VALMÉRY, acceptant son bras.

Enfin... je me risque !

Ils passent dans l'antichambre.

CHEVRIAL. Comme il s'apprête à sortir par le fond, il se trouve en face de Henri qui revient, et lui tendant la main pour lui dire adieu.

Mon cher hôte !

HENRI.

Mon cher baron !... Eh bien, vous vous en allez ?... Et votre femme ?

CHEVRIAL.

Tiens ! ma femme, c'est juste !... elle n'est pas partie ?

HENRI, riant.

Non... car la voici...

Tirandel s'est retiré.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME CHEVRIAL, MARCELLE,
LE DOCTEUR CHESNEL, entrant par la gauche.

MARCELLE, à son mari.

Vois, mon ami, comme madame Chevrial est aimable... elle reste la dernière... comme c'est gentil !

Henri salue pour remercier.

THÉRÈSE.

C'est que je me plais beaucoup chez vous. Vous êtes un si charmant ménage, si uni, si honnête, si heureux, cela fait du bien !

CHEVRIAL, a part.

Pour moi, ça !...

MARCELLE.

Non... n'allez pas dans l'antichambre, chère madame... vous prendriez froid... On va vous apporter votre manteau ici.

HENRI, se retournant vers le fond.

Maria... apportez le manteau de madame la baronne Chevrial.

Maria apporte le manteau et Henri aide madame Chevrial à s'en couvrir.

MARCELLE, s'appuyant affectueusement sur le bras du docteur.

Et ce bon docteur, qui m'avait promis de fermer mon pre-

mier bal et qui me tient parole ! comme c'est bien cela !
Comme cela est d'un bon ami !

LE DOCTEUR.

Je n'ai aucun mérite, ma chère enfant... J'aime le monde, moi, j'aime les lumières, les fleurs, la musique, les belles toilettes, les jolies femmes... Ça m'amuse ! c'est donc à moi de vous remercier !

Il lui baise la main.

MARIA, après avoir remis le manteau de madame Chevrial à Henri, va porter à Chevrial son paletot.

C'est à monsieur le baron, je crois ?

CHEVRIAL.

Parfaitement ! Un peu d'aide, s'il vous plaît, mademoiselle !
(Il lui met de l'argent dans la main et, pendant qu'elle l'aide à passer un paletot, il lui dit à demi-voix :) Vous avez des mains de duchesse, mon enfant !

MARIA, froissée.

Eh bien, a-t-on vu ?

MARCELLE, reconduisant Thérèse.

Merci encore !

THÉRÈSE.

Adieu, chère madame !

MARCELLE.

Et amie, n'est-ce pas ?

THÉRÈSE.

C'est convenu !

Elle sort avec son mari.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

HENRI, retenant le docteur.

Mon cher docteur, je vais abuser de votre obligeance. Mais vous seriez bon de monter chez ma mère avant de vous en aller... Elle était un peu souffrante aujourd'hui... plus agitée, et je m'inquiète tant!

LE DOCTEUR.

Mais elle doit dormir à cette heure-ci!

HENRI.

Non... Vous savez que votre présence la calme toujours un peu...

LE DOCTEUR.

Eh bien, je vais la voir deux minutes.

HENRI.

Merci, mon ami. Passez par ici, par la chambre de ma femme... c'est plus court... (Il lui ouvre la porte à droite.) Je vous attends là... vous me direz comment vous la trouvez!

Le docteur sort par la droite.

SCÈNE IX

HENRI, MARCELLE.

MARCELLE, allant à son mari, lui prenant les mains et lui présentant son front, tendrement.

Bonjour, toi!

HENRI, l'embrassant.

Ma chérie !

MARCELLE.

Tu m'aimais ce soir ?

HENRI.

Toujours !

MARCELLE.

Mais ce soir en particulier ?

HENRI, souriant affectueusement.

Ah ! tu veux des compliments ? Eh bien ce, soir en particulier, je ne t'aimais pas seulement, je t'admirais ?

MARCELLE, lui prenant la main et le faisant asseoir près d'elle sur le divan.

Dis-moi cela.

HENRI.

Oui, je t'admirais... nageant dans ton élément, au milieu de cet éclat de fête, de toute cette élégance mondaine que tu aimes et qui te sied, déployant toutes tes grâces et tous tes mérites, charmant tes hôtes et charmée toi-même, dansant comme une fée, chantant comme un oiseau, heureuse, fière et triomphante comme une jeune reine... je t'admirais et je t'adorais !

MARCELLE.

Bien doux à entendre !

HENRI, à genoux.

Tu es si bien dans ce milieu, dans ce cadre brillant... tu portes si bien ton luxe, tes toilettes, tes dentelles, tes diamants, que vraiment, ma chérie, vraiment, je ne te comprends pas pauvre.

MARCELLE, souriant.

Ni moi non plus !... Et pourtant, hélas ! je l'étais, pauvre... sans toi !...

HENRI.

Mais pas du tout... tu n'as fait que continuer chez moi la vie que tu étais habituée à mener dans ta famille.

MARCELLE.

Oui, parce que ma tante était excellente et me gâtait... mais, une fois hors de la maison, une fois mariée, je devais être pauvre... Il a fallu un homme bon et généreux comme toi, un cœur délicat comme le tien pour me choisir malgré mon peu de fortune... car je n'avais rien, n'est-ce pas ? presque rien ?

HENRI.

Mais je te demande pardon, tu avais une dot très... très honorable.

MARCELLE.

Croirais-tu que je n'ai jamais su au juste de combien elle était, ma dot !... J'étais si enfant... On m'avait donné une éducation si peu pratique, que la question d'affaires, d'intérêts m'échappait complètement. Je trouvais tout naturel qu'on me prît pour mes beaux yeux... avec une fleur sur l'oreille. Voyons, dis-moi, de combien était ma dot ?

HENRI.

Je ne me rappelle plus... au juste.

MARCELLE.

Non... dis... je t'en prie !

HENRI.

Eh bien... quatre-vingt mille francs.

MARCELLE.

De rente ?

HENRI, riant.

Oh ! non...

MARCELLE, avec effusion.

Mon pauvre ami !... (Tendrement.) Es-tu heureux, au moins ?

HENRI.

Si heureux, ma chérie, si heureux, que j'en serais effrayé, si je n'avais, à côté de ce bonheur, ma large part de chagrin et d'inquiétude.

MARCELLE.

Ta mère ?

HENRI.

Mais enfin qu'est-ce qu'elle a ? Que la mort de mon père lui ait déchiré le cœur, qu'elle en reste profondément affligée, personne ne le comprend mieux que moi ? Mais il n'est pourtant pas naturel que sa douleur s'aggrave encore avec le temps, qu'elle tourne de plus en plus au désespoir, qu'elle touche par instants à l'égarement... cela est vraiment inexplicable... As-tu remarqué que, depuis la mort de mon père, elle qui était si pieuse n'a pas remis le pied dans une église ?

Marcelle fait tristement signe que oui.

HENRI.

N'est-ce pas étrange ? Tu ne saurais croire quelles chimères me traversent quelquefois l'esprit... des imaginations terribles... il me semble que je deviens fou moi-même... Alors je te cherche, je te regarde, et j'oublie tout... excepté toi !

MARCELLE, avec émotion, se penchant et l'embrassant.
Je t'aime bien !

HENRI.

Mon cher amour ! (Il prête l'oreille.) C'est le docteur.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DOCTEUR, venant de droite.

HENRI, allant à lui.

Eh bien ?

LE DOCTEUR.

Aucun changement... un peu plus nerveuse peut-être cette nuit, à cause de ces bruits de fête qui lui rappellent un temps plus heureux.

HENRI.

Mais c'est elle-même, docteur, qui a désiré, qui a exigé que nous reprissions nos habitudes d'autrefois.

LE DOCTEUR.

Je sais bien. Ce n'est nullement un reproche que je t'adresse.

HENRI.

Et votre science ne donne aucun nom à ce mal étrange ?

LE DOCTEUR.

Ma science, mon cher enfant, est tout à fait impuissante contre une affection morale... Il y a là une sorte d'obsession... d'idée fixe... Je ne sais quoi... Tu n'imagines pas que ta mère puisse avoir sur l'esprit quelque chose, quelque secret qui lui pèse ?

HENRI, après l'avoir regardé fixement.

Non !

LE DOCTEUR.

Tu ne l'as jamais interrogée là-dessus ?

HENRI, ému et grave.

Mais sur quoi ?

LE DOCTEUR.

Si quelqu'un pouvait obtenir sa confiance, ce serait son fils, surtout un fils bien-aimé et justement aimé comme tu l'es.

HENRI.

Mais sur quoi l'interroger ?

LE DOCTEUR.

Sur ce qui la tourmente.

HENRI.

Mais je n'ai jamais supposé qu'elle eût d'autre tourment que son chagrin, son deuil, à la suite de la mort de mon père.

LE DOCTEUR.

C'est possible... Allons ! bonsoir, mes enfants ! car ce n'est réellement pas raisonnable... à mon âge, de se coucher à ces heures-là.

HENRI, lui prenant la main.

Que je vous demande pardon ! Au revoir, mon ami.

MARCELLE, lui prenant l'autre main.

A bientôt, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui !

Il sort par le fond.

SCÈNE XI

MARCELLE, HENRI.

HENRI, pensif.

Un secret... ma mère!... que veut-il dire? Il m'a tout bouleversé!

MARCELLE.

Quelle folie, mon ami!... Ne te préoccupe donc pas! ce sont des paroles en l'air!

HENRI.

Il me regardait avec une expression singulière, en me disant cela.

MARCELLE.

Mais non! Pauvre homme! il dormait à moitié... nous l'avons fait veiller trop tard.

HENRI.

Peut-être, oui... Eh bien, ma chérie, je vais embrasser ma mère et je reviens!

Il sort par la droite.

SCÈNE XII

MARCELLE, puis MARIA.

MARCELLE.

Maria!

MARIA.

Madame?

MARCELLE.

On a éteint dans le grand salon, n'est-ce pas ?

MARIA.

Oui, madame.

MARCELLE.

Eh bien, les domestiques peuvent monter chez eux... on remettra tout en place demain matin.

MARIA.

Bien, madame.

MARCELLE.

Il y avait de bien jolies toilettes ce soir, n'est-ce pas, ma fille ?

MARIA.

Oh ! oui, madame !... madame la baronne Chevrial surtout était mise dans la dernière perfection.

MARCELLE.

N'est-ce pas ?... Elle se met très bien...

MARIA.

Oui, madame... et c'est une bien aimable dame... c'est dommage que son mari soit un si drôle d'homme !

MARCELLE.

Comment ?

MARIA.

Ah ! madame, il est toujours à vous dire de mauvaises farces et à vous souffler dans les cheveux... Je n'ai jamais vu un singe pareil !

MARCELLE.

Ah !... Eh bien, allez, Maria... vous devez être fatiguée... Je me déferai seule... Je rentre chez moi.

Maria sort.

SCÈNE XIII

MARCELLE seule; puis HENRI.

Marcelle traverse lentement la scène, en ôtant ses bracelets et se dirigeant vers la porte de sa chambre. Henri paraît.

MARCELLE.

Mon Dieu ! Henri !... qu'est-ce que tu as ?... Comme tu es pâle !

HENRI, tout près d'elle, et à demi-voix.

J'ai peur !

MARCELLE.

Peur !... Qu'est-il donc arrivé ?

HENRI, la ramenant au milieu.

Je suis monté... J'allais entrer chez ma mère... la porte de la galerie était entr'ouverte, mais la portière baissée... J'ai entendu qu'elle marchait et qu'elle se parlait tout haut à elle-même, comme cela lui arrive souvent... quelques mots sont venus à mon oreille... « Quel remords ! disait-elle. Oh ! mon Dieu, quel remords !... quel fardeau !... Je ne pourrai pas... j'y succomberai ! » Voilà ce que j'ai entendu... et alors ce que le docteur nous disait il y a quelques minutes m'est revenu à l'esprit... et je ne puis te dire.. je n'ose pas te dire quelle horrible pensée s'est dressée tout à coup devant moi !

MARCELLE.

Mon ami... je t'en prie... mon cher ami... voyons, dis-moi !

HENRI.

Eh bien !... puisqu'elle parle de remords... elle serait donc

coupable !... de quelle faute ?... Envers qui ?... Cette mort si soudaine de mon père, si elle avait été amenée par quelque affreuse découverte... si j'avais tort d'aimer... de respecter ma mère... si elle n'avait pas été une honnête femme ?

Madame de Targy, qui a depuis quelques minutes soulevé la portière de droite et qui a écouté, pousse un cri que Marcelle répète comme malgré elle en reculant d'effroi. Madame de Targy s'élançe vers son fils.

SCÈNE XIV

HENRI, MARCELLE, MADAME DE TARGY.

MADAME DE TARGY.

Malheureux enfant !

HENRI.

Ma mère !

MADAME DE TARGY.

Tu me soupçonnes, moi ?... J'ai entendu tes pas... je t'ai vu fuir... tout de suite une inquiétude m'est venue... j'ai voulu savoir... je t'ai suivi... et c'est vrai !... Tu me soupçonnes !... Ah ! eh bien, non !... tout... tout plutôt que cela... Écoute, je vais tout te dire ! mais tu m'en voudras peut-être, après cela !... Tu m'en voudras !

Elle le regarde dans les yeux.

HENRI.

Ma mère !

MADAME DE TARGY.

Dis-moi... dis-moi qu'il n'y a pas de douleur au monde que tu ne préfères à celle de mépriser ta mère ?

HENRI.

Non... il n'y en a pas !

MADAME DE TARGY.

Eh bien !... je vais te dire tout... je vais vous dire tout, mes pauvres enfants... (A Marcelle.) Car, toi aussi, ma pauvre petite, il faut que tu saches... et que tu souffres.

MARCELLE, à demi-voix.

Ma mère chérie !

MADAME DE TARGY.

Ah ! mon Dieu ! donnez-moi la force ! Ce récit va être si pénible... si dur ! Voyons... Tu te rappelles, Henri, le comte de Fervières.

HENRI.

Le comte de Fervières ? Oui !

MADAME DE TARGY.

Tu te rappelles l'amitié étroite, l'amitié d'enfance qui l'unissait à ton père.

HENRI.

Oui, ma mère.

MADAME DE TARGY.

Quoique bien différents l'un de l'autre, ils s'aimaient comme deux frères... ils se confiaient tout sans réserve... Ton père avait bien souvent aidé de ses conseils et même de sa bourse cet ami, qui était loin de mener une vie aussi régulière que la sienne. M. de Fervières, au milieu de son existence désordonnée, avait eu une liaison plus durable que les autres avec une femme du monde... je n'ai pas à vous taire son nom... car cette liaison a été le secret de tout Paris... le mari seul l'ignorait...

HENRI.

Madame d'Ambleuse... ?

MARCELLE , avec étonnement.

La mère de madame Chevrial ?

MADAME DE TARGY.

Oui... Eh bien, M. de Fervières, à tort ou à raison, regardait comme sa fille mademoiselle d'Ambleuse, aujourd'hui madame Chevrial... Quand il mourut, il y a une dizaine d'années, n'ayant pas de proches parents, il désira laisser sa fortune — considérable alors — à mademoiselle d'Ambleuse. Mais le mari de madame d'Ambleuse vivait encore à cette époque, et il était impossible, tant qu'il vivait, de faire une telle libéralité à sa fille légale sans lui ouvrir les yeux sur la honte de sa femme et sur la sienne. Pour réaliser ses intentions en faveur de la jeune fille, M. de Fervières était donc forcé d'en ajourner l'exécution jusqu'au moment où M. d'Ambleuse ne serait plus. La loi française ne permettant pas ce qu'on appelle le fidéicommiss, M. de Fervières, pour arriver à ses fins, laissa par testament sa fortune à ton père.

HENRI.

A mon père ?

MADAME DE TARGY.

M. de Fervières avait en lui une confiance absolue — et ton père la méritait... (D'une voix plus basse.) dans ce temps-là.

HENRI.

Dans ce temps-là !...

MADAME DE TARGY , après une pause douloureuse.

Ainsi ton père avait reçu cet héritage, montant à près de trois millions... sous la condition verbale, mais sacrée, qu'il le transmettrait à la fille de madame d'Ambleuse après la mort du mari... Je ne savais rien de tout cela... Il y a quatre ans, M. d'Ambleuse, très malade depuis longtemps, mourut à Nice. Dès ce moment, la santé de ton père s'altéra profon-

dément... jusqu'au jour où il fut frappé de cette attaque à laquelle il devait succomber... Ce fut alors seulement... dans les dernières heures de sa vie, qu'il me confia le secret qui le tuait... Commences-tu à comprendre, mon pauvre enfant ?

HENRI, accablé :

Est-ce possible ? Il avait dissipé la fortune dont il était dépositaire... mon père ?

MADAME DE TARGY.

Oh ! ne juge pas... ne condamne pas trop sévèrement avant de tout savoir. — Ton père avait fait de cette fortune plusieurs placements... Un de ces placements — six ou sept cent mille francs, je crois, — fut englouti dans la faillite de la maison Smitson de Londres... dès lors, pour remettre intégralement le dépôt dont il s'était chargé, ton père eût été forcé de le compléter en prenant sur notre propre fortune la somme perdue... Il essaya de regagner, dans des spéculations, dans des jeux de bourse, ce qui lui manquait... Il perdit le reste, et, quand les événements vinrent le mettre en demeure de restituer, il se trouva dans l'alternative de nous réduire, toi et moi, à la détresse, au dénuement... ou de manquer à sa parole.

HENRI, avec un transport de douleur.

Oh ! mon père !... est-ce possible ?... et il vous a légué cet horrible fardeau !

Il cache sa tête dans ses mains et sanglote.

MADAME DE TARGY

Oh ! pardonne-lui !... il a tant souffert... tant souffert, si tu savais !

HENRI.

Oui... oui, ma mère, je lui pardonne ! je lui pardonne ! mais qu'est-ce que nous allons faire maintenant ? Près de

trois millions... mais c'est tout ce que nous avons... même avec votre dot, même avec celle de Marcelle !... C'est donc la ruine absolue ! Si j'étais seul, à la bonne heure encore, je vivrais, n'importe comment ! Mais vous, ma mère... et cette enfant-là, à qui j'avais promis la richesse, le bonheur, et que je traînerai avec moi dans cet abîme de misère !...

MARCELLE.

Mon ami... mon cher ami... calme-toi... je serai brave... j'aurai du courage... je te le promets !

HENRI.

Oui ! tu le crois, ma pauvre enfant... tu es sincère, je le sais ! mais l'épreuve te brisera ! Tu ne m'aimeras plus !...

MARCELLE.

Henri !

HENRI.

Elle ne m'aimera plus, ma mère !... Qu'est-ce que vous voulez !... Pourquoi m'aimerait-elle ? Je ne suis ni beau, ni illustre, ni rien ! Je n'avais pour lui plaire que cette richesse qui me permettait d'être bon pour elle, de l'entourer de tout ce qu'elle aime, de lui donner toutes les joies de la vie !

MARCELLE.

Henri... tu me méconnaissais... tu me blesses... tu me fais un mal affreux !

HENRI.

Pardon !... C'est que je t'aime tant ! Ah ! mon Dieu ! et rendre cette fortune, y avez-vous pensé, ma mère ? A qui ? à qui va-t-elle profiter en réalité ? Au baron Chevrial déjà dix fois millionnaire... financier suspect... viveur cynique... sans cœur, ni foi ni loi... Ruiner ma mère et ma femme pour enrichir cette homme-là... Mais enfin, voyons, cette succession, déposée entre les mains de mon père, en réalité il ne l'a pas détournée... il ne l'a pas dissipée à son profit...

elle a disparu en partie dans une faillite dont nous ne sommes pas coupables !... Mon père a risqué le reste imprudemment, soit ! mais il n'a rien gardé pour lui ! Nous n'en avons pas un sou, de cette fortune !... Dans de telles conditions, voyons, ma mère, est-ce que mon père n'hésitait pas... est-ce qu'il n'avait aucun doute sur l'obligation qui nous serait imposée de rendre cette fortune aux dépens de la nôtre ?

MADAME DE TARGY, avec une émotion grave.

Oui, ton père avait quelques doutes... mais sa conscience était bien troublée, bien inquiète... Au reste, mon ami, tu es le chef de la famille... Maintenant que tu sais la vérité, je me récusé... c'est à toi seul de décider ce que tu as à faire ?

HENRI.

Personne... personne au monde, excepté nous, ne connaît ce secret ?

MADAME DE TARGY.

Personne !

HENRI. Il s'assoit et reste quelques secondes le front dans ses mains, puis se levant tout à coup.

Nous devons tout rendre, ma mère !

MADAME DE TARGY, le serrant ardemment sur son cœur.

Ah ! que je t'aime !

Marcelle, qui s'est précipitée en même temps, s'agenouille à demi et lui baise la main.

ACTE DEUXIÈME

CHEZ LE BARON CHEVRIAL

Un cabinet de travail qui est en même temps un cabinet de toilette. Très confortable. Genre anglais. Portes latérales. Porte au fond. Une table-bureau. Un miroir à pied.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEVRIAL, en. veston du matin ; AMBROISE.

CHEVRIAL, il est assis derrière la table et donne des signatures ; il passe les pièces à Ambroise, à mesure qu'elles sont signées. Se levant.

Voilà... donne ça à Jules... Dis-lui que je serai au bureau à midi... et apporte-moi mes haltères...

AMBROISE.

Bien, monsieur.

Il sort par le fond.

CHEVRIAL, marchant.

Pas de jambes, ce matin... il doit faire un temps mou... Toutes les fois qu'il fait un temps mou, je m'en aperçois... je n'ai pas de jambes !

AMBROISE. Il rentre portant les haltères.

Voilà les ustensiles de monsieur.

CHEVRIAL.

Bon !... Dis-moi, Ambroise, quel temps fait-il ? Il doit faire un temps mou.

AMBROISE.

Non, monsieur... il gèle.

CHEVRIAL.

Il gèle ?... Tiens !... Alors, c'est le calorifère... il n'y a rien qui vous énerve, qui vous amollisse un homme comme ces diables de calorifères ! (Il soulève les haltères en prenant des poses à bras tendus.) Eh ! bien, il n'y a pas encore trop de mal !

AMBROISE.

Monsieur le baron en gagne tous les jours.

CHEVRIAL.

Non... je me maintiens, simplement... c'est déjà gentil... je me maintiens... c'est déjà gentil !

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DOCTEUR CHESNEL, entrant par le fond.

LE DOCTEUR.

Bravo ! superbe ! Hercule Farnèse !

CHEVRIAL.

Ah ! c'est le grand maître !... Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR.

Dame ! je n'ai trouvé personne dans l'antichambre... Je suis entré... Vous m'excusez ?

CHEVRIAL.

Comment donc !... Eh bien, vous voyez, docteur, je cultive les muscles !

Ambroise sort.

LE DOCTEUR.

Et vous avez raison... sans muscles, pas d'équilibre... et comment allez-vous d'ailleurs, Crésus ?

CHEVRIAL.

Mais je vous le demanderai... Si je vous prie, mon cher maître, de vouloir bien me faire une petite visite matinale deux fois chaque semaine, ce n'est pas pour vous dire comment je me porte, c'est pour que vous me le disiez.

LE DOCTEUR.

Eh bien, voyons, mettez-vous là. (Ils s'asseyent, le docteur sur une chaise, Chevrial sur la chaise longue.) Voyons la langue?... (Il regarde la langue de Chevrial.) Le pouls? (Il tâte le pouls de Chevrial.) Atroce !

CHEVRIAL, inquiet.

Non... sérieusement, docteur ?

LE DOCTEUR.

Atroce !... Vous avez un régime déplorable... vous mangez trop, vous buvez trop, vous fumez trop... et cætera, et cætera surtout !

CHEVRIAL.

Mais permettez, cher docteur, si je voulais mener la vie d'un petit saint dans sa niche, je n'aurais pas besoin de médecin... Si j'ai l'honneur de consulter deux fois par semaine...

LE DOCTEUR, brusque.

Vous l'avez déjà dit !

CHEVRIAL.

De consulter le docteur Chesnel, le premier médecin de Paris et de l'Opéra, c'est précisément à cette fin de pouvoir me livrer à mes goûts sans altérer ma santé et sans abrégé mon existence... Voyons, docteur, dans ce grand mouvement scientifique du siècle, votre science est-elle donc la seule qui reste stationnaire et impuissante, la seule qui ne fasse pas de conquêtes sur la nature?... n'a-t-elle pas pour devoir, pour mission de perfectionner nos organes, de décupler nos forces et nos facultés en proportion des besoins et des goûts que la civilisation multiplie chez l'homme? Ainsi, me voilà, moi... J'ai une belle fortune... J'ai les moyens de satisfaire toutes les aspirations d'un cœur ardent... d'un estomac ingénieux... d'une imagination puissante et raffinée... et vous voulez que je me nourrisse de panade !... Mais alors, mon maître, qu'est-ce que votre science?... A quoi sert-elle ?

LE DOCTEUR.

A rien !... C'est-à-dire, pardon... elle me sert à vous avertir que, si vous continuez de ce train-là... Vous rappelez-vous comment est mort le Régent ?

CHEVRIAL.

Le Régent ? Parfaitement... Dans sa dernière conférence avec madame de Falaris.

LE DOCTEUR.

Eh bien, puisque vous savez votre histoire de France, méditez-la !... et, là-dessus, mon cher baron, je vous quitte... je n'ai rien de plus à vous dire. (Il se lève.) Enrayez !... soignez votre hygiène !

CHEVRIAL, le retenant, se lève.

Non, mon cher docteur... deux mots encore, je vous prie...

en fait de toniques, de fortifiants, quelques-uns de mes amis me vantent beaucoup l'arsenic ?

LE DOCTEUR, marchant sur lui, tragique.

En voulez-vous ?

CHEVRIAL.

Je vous demande...

LE DOCTEUR.

Non ! pas de drogues ! de l'hygiène, et toujours de l'hygiène ! Bonsoir.

CHEVRIAL, le retenant encore.

Docteur... il y a une chose qui me fait de la peine... Vous ne m'aimez pas !

LE DOCTEUR.

Moi ? Pourquoi donc ?

CHEVRIAL.

Je sens ça !

LE DOCTEUR.

Dame ! écoutez, pour être vrai, vous ne m'êtes pas sympathique !

CHEVRIAL.

La !

LE DOCTEUR.

Cela ne m'empêche pas de vous soigner consciencieusement... Quand vous avez eu votre angine, je pense que vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi... Je crois même positivement vous avoir sauvé la vie... Mais c'était par devoir professionnel... le cœur n'y était pas !

CHEVRIAL.

Mais enfin, mon cher maître, la raison ?

LE DOCTEUR.

C'est que nous n'avons pas les mêmes idées sur bien des choses... nous n'avons pas les mêmes principes...

CHEVRIAL.

Quelle plaisanterie!... Mais, au contraire! nous sommes de la même paroisse, il me semble?... Nous sommes deux philosophes... Je ne crois guère à rien... vous non plus, est-ce vrai?... Vous pensez évidemment comme moi que, dans le court espace de temps que nous passons sur cette planète, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous donner le plus d'agrément possible!

LE DOCTEUR.

Oui... mais il y a encore manière de s'y prendre...

CHEVRIAL.

Manière de s'y prendre... Quoi?... Qu'est-ce que vous me reprochez? Ma fortune... Mais ma fortune, comme la vôtre, est acquise par le travail... Si je me distrais le soir, je travaille tout le jour... Je suis à la besogne dès l'aurore... naturellement, quand on s'enrichit, on fait des mécontents... Il y a des maladroits... mais enfin voilà vingt ans que je suis dans les affaires... M'avez-vous jamais vu à Mazas?...

LE DOCTEUR.

Pas encore!...

CHEVRIAL.

Eh bien, vous ne m'y verrez jamais... soyez tranquille... Je connais mon Code... non, en réalité, je n'ai qu'un défaut, — et encore si léger! si éminemment français! — j'aime les femmes, j'aime beaucoup les femmes... les petites femmes... J'ai même aimé la mienne... c'est fort!... Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que plus je vais, plus je les aime!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas drôle, c'est dangereux !

CHEVRIAL.

Et, après tout, voyons, vous qui prêchez si bien, est-ce qu'on ne vous connaît pas ? D'abord, mon cher docteur, et je vous en fais mes compliments, vous êtes une très belle fourchette... Et puis pourquoi vous êtes-vous fait nommer médecin de l'Opéra ? Pour flirter dans les coulisses avec ces demoiselles ! avec ces demoiselles !

LE DOCTEUR.

Sans doute... Moi aussi, j'aime les femmes... c'est-à-dire j'aime la société des femmes — *l'odor di femina* — comme j'aime la musique, la peinture, toutes les jolies choses... Mais il y a une nuance entre nous, mon cher baron. Moi, je suis un dilettante... Vous, vous êtes un vicieux !...

CHEVRIAL, lui saisissant la main.

Merci !

SCÈNE III

LES MÊMES, AMBROISE.

AMBROISE, au fond.

C'est mademoiselle Guérin, de l'Opéra, monsieur.

CHEVRIAL.

Bon ! — Faites entrer.

LE DOCTEUR, souriant et menaçant du doigt.

Le Régent ! Souvenez-vous !... Je me sauve !...

CHEVRIAL.

Non, restez donc... il n'y a aucune indiscretion, elle est malheureusement inabordable, vous savez !

LE DOCTEUR.

Comment ! c'est une vertu, cette belle gaillarde ?

CHEVRIAL.

Il paraît !

LE DOCTEUR.

Ah ! le vrai peut quelquefois...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSA GUÉRIN.

ROSA, finissant la phrase.

N'être pas vraisemblable !... Ne vous gênez donc pas, je vous en prie !... Bonjour, aimable docteur ! (Elle lui serre la main — Avec une grande révérence à Chevrial.) Monsieur le baron !

CHEVRIAL.

Ah ! vous écoutez donc aux portes, chère amie !

ROSA.

Je m'en fais un plaisir !

CHEVRIAL.

Eh bien, vous avez entendu... je vous rendais hommage... je me plaignais de vos rigueurs... (L'admirant.) Prelotte, que vous êtes belle, ce matin !

ROSA.

Voilà !... une petite toilette de courses... Je vais à Long-

champs... Vous n'y venez pas? — Moi, j'y vais; — j'ai un gros engagement pour l'Omnium...

CHEVRIAL.

Sur quel cheval?

ROSA.

Sur Brin-d'Amour.

CHEVRIAL.

C'est votre favori... Brin-d'Amour? Drôle d'idée!

ROSA.

Comment, drôle d'idée, Brin-d'Amour? Mais vous ne connaissez pas votre Studbook, mon cher! Brin-d'Amour est le propre fils de Stochwell et le frère de Rataplan... qui a gagné le Saint-Léger, les deux mille guinées, le Great Yorkshire, et le Whip à Newmarket! J'espère bien qu'il va me faire gagner aujourd'hui mes petits cent louis!

CHEVRIAL.

Ça, j'en doute... Enfin, ça vous regarde... Et toujours aussi dure pour ce pauvre cœur?

ROSA.

Encore cette lyre?... Mais je vous l'ai dit, mon cher baron, c'est une idée fixe chez moi... jamais le cœur, sans la main!

CHEVRIAL.

Bah! et feu Colombières, chère amie?

ROSA.

Cette allusion est indélicate, cher ami... Vous savez que Colombières a été ma seule et unique faiblesse... et si courte!... et, de plus, vous n'ignorez pas qu'il était parfaitement décidé à m'épouser!

CHEVRIAL.

Oui, mais il en est mort.

ROSA.

Vous êtes bête !... Mais enfin comment voulez-vous que je vous croie quand vous me faites des déclarations en me montrant le blanc de vos yeux... (Vous n'êtes même pas beau comme ça !) Si vous m'adorez à ce point-là, qu'est-ce qui vous empêche de m'épouser ?

Elle s'assied sur une chaise longue.

CHEVRIAL.

Elle est charmante !... Mais ma femme d'abord !

ROSA.

Votre femme... allons donc ! L'objection n'est pas sérieuse, mon cher baron ! Vous savez que nous aurons le divorce dans six mois... Votre femme n'est donc pas un obstacle ! — Je n'ai pas l'honneur de la connaître... Mais, comme toutes les femmes du monde, ça doit être ce que nous appelons en termes de courses, une bête à chagrin ! Vous serez enchanté de la quitter, et je suis sûre, du reste, que ce sera réciproque !... Mais, dites-moi, pourquoi le docteur ce matin ?... Est-ce que vous êtes malade ?

LE DOCTEUR.

Non !

CHEVRIAL.

Non ! pas malade... mais pas en train !

ROSA.

Ça, je vous crois ! — Votre performance n'est pas brillante depuis quelque temps... Mais à qui la faute ? Je n'ai pas l'honneur de connaître votre femme, je le répète, mais je suis sûre qu'elle vous soigne mal... moi, si je vous soignais, vous auriez une santé de fer !

CHEVRIAL, à part, se riant à lui-même.

Elle sait me prendre !

ROSA.

Car j'ai mon système, moi, docteur, en fait de médecine hygiénique.

LE DOCTEUR.

J'écoute, mademoiselle... Trop heureux d'être un de vos disciples !

ROSA.

Eh bien, mon système, c'est que les hommes doivent être traités comme les chevaux... Quand vous voulez amener un cheval à son complet développement, vous l'entraînez... Pourquoi ce qui réussit au cheval ne réussirait-il pas à l'homme ? Ainsi voilà monsieur dont la performance, je le répète, laisse beaucoup à désirer pour le moment... on peut même dire qu'il est un peu *broken down*.

LE DOCTEUR.

Comment ?

ROSA.

Broken down... un peu foulé... sur ses boulets enfin !

CHEVRIAL.

Eh ! là-bas !... Elle est drôle du reste !

ROSA.

Oui... Eh bien, s'il avait l'avantage d'être mon mari, dans un an, cet homme serait méconnaissable... il n'aurait aucun besoin de vos soins... j'en serais fâchée pour vous, docteur, mais il n'aurait plus aucun besoin de vos soins.

LE DOCTEUR.

Parce que ?

ROSA se lève et descend à l'avant-scène.

Parce qu'étant une femme de caractère, je prendrais sur lui un empire irrésistible, et que je le soignerais de gré ou

de force à ma manière... Tous les ans, au printemps — et même à l'automne, s'il le fallait, je le soumettrais à un régime d'entraînement sévère... Pour le faire arriver au maximum de sa condition, je le médicamenterais comme un *yearling*, puis je vous le ferais trotter et même galoper avec des couvertures sur le dos à coups de chambrière... hip ! hip ! hope là ! *all right* ! — Et je vous réponds qu'après cela il se porterait parfaitement bien !

CHEVRIAL, riant avec béatitude.

Elle sait me prendre !

ROSA.

Mais assez de bêtises !... Voyons, travaillons !

Elle s'assied dans le fauteuil devant le bureau. Elle tire un carnet de sa poche.

CHEVRIAL.

Elle sait me prendre !

ROSA.

Vous saurez, docteur, que ce délicieux baron, en attendant qu'il m'épouse, veut bien m'aider à faire fructifier mes modestes économies... Oui, il veut bien mettre à mon service son expérience et son flair incomparable en matière de bourse...

LE DOCTEUR.

Ah ! vous jouez à la Bourse, mademoiselle Rosa ?

ROSA.

Je vous crois... De sorte que je viens comme cela de temps en temps me renseigner auprès de ce personnage, et faire mon petit carnet pour mes opérations de bourse... (Elle montre son carnet.) Vous permettez, docteur ?

LE DOCTEUR, s'asseyant sur une chaise à gauche.

Comment donc !... je vais m'instruire !

CHEVRIAL, à cheval sur une chaise.

Allons, voyons ça !

ROSA.

Croiriez-vous, docteur, que, pour mes débuts, il me fit jouer sur le Turc et que je gagnai ! Je n'en revenais pas !

CHEVRIAL, à part.

Moi non plus !

ROSA.

Ah ça ! dites-moi, baron, ces chemins finlandais que vous m'avez fait acheter... ça ne remonte pas... ça dégringole même... Si je vendais ?

CHEVRIAL.

Pas encore ! Ne faites pas ça ! Excellents, les finlandais... Seulement, vous savez, la Finlande est un pays de montagnes... il y a pas mal de tunnels difficiles à percer... c'est ce qui a fait la baisse... Mais on les perce... ça avance... et les finlandais vont reprendre un élan... terrible !

ROSA.

Vous me conseillez de me faire reporter, alors ?

CHEVRIAL.

Parfaitement... faites reporter vos finlandais... et même achetez-en encore, allez !

ROSA.

C'est que j'avais envie d'acheter plutôt des banques de Suède consolidées !

CHEVRIAL.

Ah ! ne faites donc pas ça ! ne faites donc pas ça !

LE DOCTEUR.

Tiens ! j'ai pourtant entendu dire à Tirandel que c'était très bon, des banques de Suède consolidées ?

CHEVRIAL.

Tirandel !... Mais il est en enfance, Tirandel !

ROSA.

Alors, pas de banques de Suède... Encore et toujours des finlandais !

Elle écrit.

CHEVRIAL.

C'est ça... les finlandais... *for ever* !

ROSA.

Très bien ! mais s'ils ne se relevaient pas, savez-vous que ça me ferait une jolie différence, fin courant ?

CHEVRIAL.

C'est la chance, ça ! c'est la chance !... Si vous ne voulez rien risquer, ne jouez pas, faites des reports !

Il se lève comme si la consultation était terminée.

ROSA.

Oh ! des reports, merci ! (Le faisant rasseoir.) Et mes plâtrières de Rambouillet ?

CHEVRIAL.

Oh ! ça, ce n'est pas moi qui vous les ai fait acheter !

ROSA.

Non... mais vous m'avez dit de les garder précieusement. Figurez-vous, mon bon docteur, que mes plâtrières de Rambouillet... c'est un souvenir de ce pauvre Colombières... Elles baissaient, du reste, quand il me les a léguées.

CHEVRIAL.

Et lui aussi !

ROSA.

Imbécile ! Et ma première pensée fut de les vendre... Mais

celui-ci me dit que c'était une affaire d'avenir... une valeur de portefeuille.

CHEVRIAL.

Et je le dis encore !

ROSA.

Qu'il y aurait un doublement de capital !... Eh bien, où est-il, votre doublement de capital ?

CHEVRIAL.

Je ne l'ai pas sur moi !... mais ça viendra !... Un peu de patience... Du reste, vendez-les si vous voulez, vos plâtrières de Rambouillet... Voulez-vous que je vous les achète ?

ROSA.

Non ! non ! je les garde, cher ami ! Vous savez quelle confiance aveugle j'ai en vous !

LE DOCTEUR, toussant fortement.

Hem !

CHEVRIAL.

Mon Dieu !... je puis me tromper comme tout le monde... Seulement, moi, quand je me trompe... c'est exprès.

ROSA.

Comment ?

CHEVRIAL, se reprenant vivement.

Ah ! qu'est-ce que je dis donc ? Je veux dire... quand je me trompe... c'est de bonne foi !... c'est de tout cœur !...

LE DOCTEUR.

Et quand vous trompez les autres ?

CHEVRIAL.

Ça, je ne sais pas... je n'ai jamais essayé !

ROSA, avec une compassion affectée.

Pauvre ami ! comme il est dur pour vous !

CHEVRIAL, montrant le docteur.

Il ne m'aime pas !

SCÈNE V

LES MÊMES, AMBROISE.

CHEVRIAL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

AMBROISE.

C'est le tailleur de monsieur.

CHEVRIAL.

Dans ma chambre ! (Il se lève. Ambroise sort. A Rosa et au docteur qui se sont levés.) Non ! ne vous en allez pas ! Je ne fais qu'essayer un petit complet et je reviens.

Il sort par la droite.

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, ROSA, se lèvent et descendent à l'avant-scène.

LE DOCTEUR, d'un ton confidentiel.

Ma chère demoiselle Rosa, en retour des plaisirs délicats dont je suis redevable à votre charmant talent, oserais-je vous donner un conseil ?

ROSA.

A moi, docteur ?

LE DOCTEUR.

Je ne suis pas très compétent dans les choses de finance... mais enfin, ma chère demoiselle, je vous écoute là depuis un moment... Êtes-vous bien sûre que notre ami Chevrial mérite toute la confiance dont vous l'honorez ?

ROSA.

Lui?... mais c'est une canaille, vous savez!... Dans les commencements, j'avais la candeur de le croire, parce qu'il m'avait fait gagner sur le Turc... bien malgré lui... Mais il y a longtemps, mon cher docteur, que je vois clair dans son jeu... Ce drôle veut me ruiner pour arriver à ses fins... pour saisir ce qu'on appelle le moment... comment dit-on ?

LE DOCTEUR.

Psychologique...

ROSA.

Psychologique!... Aussi, je la lui garde bonne, et, si je continue de le consulter de temps en temps, c'est pour faire exactement le contraire de ce qu'il me conseille... (Montrant un carnet.) Ainsi, tenez, il m'a dit tout à l'heure de faire reporter mes chemins finlandais... Voyez « Vendre aujourd'hui même chemins finlandais... acheter banque de Suède consolidée... » Et quant à mes plâtrières de Rambouillet, qu'il me conseille de garder en portefeuille... ah ! mon cher!... il y a beau jour que je n'en ai plus!... Je vous dis qu'il veut me ruiner... il veut me mettre sur la paille, mon pauvre docteur ; mais c'est moi qui l'y mettrai un jour ou l'autre, vous verrez ça.

SCENE VII

LES MÊMES, CHEVRIAL, venant de droite.

ROSA.

N'est-ce pas, mon petit baron ?

CHEVRIAL.

Quoi, ma toute belle ?

ROSA.

Rien du tout... Eh bien, va-t-il, votre petit complet ?

CHEVRIAL.

Parfaitement.

ROSA.

Allons, tant mieux ! — Au revoir, cher ami ! — Je vais chez mon agent pour faire reporter mes finlandais... Mon cher docteur !...

LE DOCTEUR.

Mais je descends avec vous, ma chère demoiselle, si vous permettez ?

ROSA.

Comment donc ! heureuse et fière !... (A Chevril.) Merci encore, vous !

CHEVRIAL.

Eh bien, ma chère, et ma commission, vous ne m'embrassez pas pour la peine ?

ROSA.

Après la noce, mon cher !

Elle sort par le fond avec le docteur.

SCÈNE VIII

CHEVRIAL, seul; puis AMBROISE.

CHEVRIAL, redescendant à l'avant-scène.

Après la noce !... Elle veut un hôtel. Voilà la vérité... un petit hôtel ! Elle est très forte !... Et puis elle sait me prendre... Mais, moi aussi, je sais la prendre... Je l'attends, à la liquidation !... Je la défie de payer ses différences !... (Il sonne.) Alors nous rions bien !...

AMBROISE.

Monsieur a sonné ?

CHEVRIAL.

C'est pour achever ma toilette.

AMBROISE.

Mais c'est qu'il y a là M. de Targy qui demande à parler à monsieur le baron.

CHEVRIAL.

Tu sais comme je suis pressé... je n'y suis pas !

AMBROISE.

C'est ce que j'ai dit, monsieur... mais M. de Targy insiste beaucoup... il s'agit d'une affaire des plus sérieuses, dit-il.

CHEVRIAL.

Enfin... fais entrer ! (Ambroise sort.) Targy ? Qu'est-ce qu'il peut me vouloir, ce petit ?... Une affaire des plus sérieuses ?.. Comment ne m'en a-t-il pas parlé hier soir chez lui ?... Ça m'a tout l'air d'être la préface d'un emprunt, ça... Ah ! sa femme est bien jolie !

Ambroise apporte sur le devant de la scène un miroir à pied. Une tablette adaptée au miroir soutient tous les ustensiles de toilette nécessaires. Entre Henri de Targy, tenant à la main un grand portefeuille.

SCÈNE IX

CHEVRIAL, HENRI.

HENRI.

Je vous demande pardon de vous déranger si matin, mon cher baron...

CHEVRIAL, lui prenant la main.

Comment donc ! enchanté ! seulement il faut que vous me pardonniez de finir ma toilette devant vous... Le bureau me réclame... mes minutes sont comptées... vous ignorez ces servitudes, vous, heureux oisif !... Asseyez-vous donc... vous permettez, n'est-ce pas ?

HENRI.

Je vous en prie !

CHEVRIAL.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Pendant tout ce dialogue, Chevrial s'occupe des détails de sa toilette, se brossant les cheveux, mettant sa cravate, s'arrangeant les ongles.

HENRI.

L'affaire dont j'ai à vous entretenir, mon cher baron, est d'une nature particulièrement grave et confidentielle...

CHEVRIAL, à part.

Je disais bien... c'est un emprunt ! (Haut.) Ah ! ah ! voyons cela !

HENRI s'assied sur la chaise à droite du bureau.

Cette affaire intéresse personnellement madame la baronne Chevrial.

CHEVRIAL.

Ma femme ? (Après un premier mouvement de surprise, il continue de procéder à sa toilette, et répond froidement.) Parlez !

HENRI.

Mais il m'a paru convenable... nécessaire même de vous la communiquer d'abord. Monsieur le baron, des circonstances singulières m'ont rendu dépositaire d'une somme considérable qui était destinée à mademoiselle d'Ambleuse, aujourd'hui votre femme, et que je suis chargé de remettre entre vos mains.

CHEVRIAL.

Mais d'où provient cette somme ?

HENRI.

D'une succession.

CHEVRIAL.

Quelle succession ?

HENRI.

Monsieur le baron, je reconnais être débiteur envers madame Chevrial du montant de cette succession ; je suis prêt à le lui rendre ; il me semble que cela suffit, et si vous le trouviez bon, je préférerais n'entrer dans aucune explication sur l'origine de ce dépôt.

CHEVRIAL.

Vous comprenez, mon cher, que c'est impossible. Je ne puis accepter pour ma femme une donation dont j'ignore la provenance.

HENRI, avec une contrainte pénible.

Je vous obéis... C'est le comte de Fervières, ami de mon père, qui lui avait laissé cette fortune en le chargeant de la remettre à mademoiselle d'Ambleuse... dans un délai déterminé...

CHEVRIAL.

Dans un délai déterminé? C'est-à-dire quand le père d'Ambleuse serait mort, hein? (Henri répond d'un léger signe de tête.) Oui... et à combien se monte la succession?

HENRI.

Deux millions sept cent mille francs.

CHEVRIAL, froidement.

Ah! (Il fait tranquillement le nœud de sa cravate et reprend.) Et vous m'apportez ce galion dans ce petit portefeuille-là?

HENRI.

Permettez, monsieur... Il me reste un aveu pénible à vous faire.

CHEVRIAL.

Ah!

HENRI, avec une contrainte croissante.

Vous pouvez vous rappeler qu'à l'époque où M. d'Ambleuse mourut, mon père fut frappé lui-même de paralysie... il perdit l'usage de sa pensée... il oublia... (Henri profondément troublé se fait pendant quelques secondes. Froid silence de la part de Chevrial.) Quant à moi, par suite d'incidents dont je n'ai pas à rendre compte, je n'ai connu que tout récemment, hier même, ma dette envers vous... Jusqu'ici, j'avais cru que cette fortune m'appartenait... et, sans en avoir conscience, j'en usais comme de la mienne.

CHEVRIAL.

Allez!

HENRI se lève.

Dans ces derniers temps, j'ai eu le malheur de me livrer à des spéculations de bourse... j'ai joué...

CHEVRIAL.

Et vous avez perdu ?

HENRI.

J'ai perdu...

CHEVRIAL.

Naturellement !

HENRI.

Mais ce qui me reste suffit, Dieu merci, à vous restituer ce que je vous dois... Je vous apporte, monsieur, dans ce portefeuille, le compte exact de ma fortune actuelle, y compris la dot de ma mère et celle de ma femme... Vous verrez que, d'après une évaluation modérée, une fois la liquidation faite, je serai complètement quitte envers vous.

CHEVRIAL, à son bureau.

Eh bien, mon cher monsieur, j'examinerai cela... Mais voyons... sans vouloir entrer dans les détails de cette étrange histoire, puisque vous le jugez inutile, permettez-moi une question : asseyez-vous je vous prie. A quelle époque au juste est mort le donateur, le comte de Fervières ?

HENRI, assis sur une chaise à droite du bureau.

Il y a huit ans.

CHEVRIAL.

Et la succession s'élevait, m'avez-vous dit, à deux millions sept cent mille francs ?

HENRI.

Oui, monsieur.

CHEVRIAL.

Et vous me rendez aujourd'hui en tout ?

HENRI, étonné.

Je vous rends deux millions sept cent mille francs.

CHEVRIAL.

Eh bien !... et les intérêts ?

HENRI.

Monsieur, les intérêts étaient attribués à mon père en sa qualité d'exécuteur testamentaire. Vous en trouverez la preuve dans ce portefeuille.

CHEVRIAL.

Ah !

HENRI se lève.

D'ailleurs, je vous donne tout ce que j'ai... Je ne puis faire davantage !

CHEVRIAL se lève.

C'était l'homme d'affaires qui parlait... mais soyez sûr que l'homme du monde approuve la correction de votre procédé !

HENRI, après s'être légèrement incliné.

Maintenant, monsieur, j'ai cru devoir m'adresser à vous d'abord... Mais puis-je vous faire observer que je ne croirai pas avoir accompli pleinement ma mission, tant que madame la baronne Chevrial n'en sera pas instruite...

CHEVRIAL, avec un peu d'indécision et descendant à l'avant-scène.

Vous voulez qu'elle le soit immédiatement... en votre présence?... Soit ! (Il sonne, Ambroise paraît.) Allez dire à madame que je lui serais très reconnaissant si elle voulait bien entrer chez moi deux minutes. (Ambroise sort par le fond. A Henri qui descend à l'avant-scène.) Nous sommes mariés sous le régime de la communauté ; par conséquent, ce qui échoit à l'un, échoit à l'autre. Mais, enfin, je conçois votre scrupule... Cependant, en y réfléchissant, il y a dans cette histoire, en ce qui touche ma femme, des points un peu délicats...

Votre présence, dans le premier instant du moins, pourrait être un embarras pour elle... Serait-ce vous désobliger que de vous prier de passer dans mon salon, et de me laisser seul avec ma femme quelques instants... Une fois la communication faite, je vous ferai demander.

Henri s'incline.

SCÈNE X

LES MÊMES, AMBROISE.



AMBROISE, au fond.

Madame la baronne vient à l'instant, monsieur.

CHEVRIAL.

Bien... Ambroise, conduisez M. de Targy dans le salon.

Henri sort par la gauche, suivi par Ambroise.

SCÈNE XI

CHEVRIAL seul; puis THÉRÈSE.

CHEVRIAL descend à l'avant-scène.

Ah!... Eh bien, elle est à mourir de rire, par exemple, celle-là! Je savais bien qu'il y avait un cadavre dans la maison... Le voilà! — le père Targy avait mangé la commission!... c'était diablement tentant, il faut en convenir... Maintenant il s'agit de savoir comment ma femme va prendre la chose... Je ne crois pas cependant qu'elle se fasse beaucoup d'illusions sur les faits et gestes de feu son excellente mère...

Entre Thérèse à gauche.

THÉRÈSE.

Vous désirez me parler ?

CHEVRIAL.

Oui, ma chère... J'ai une nouvelle assez intéressante à vous apprendre... Asseyez-vous donc... J'ai reçu ce matin la visite de M. de Targy...

THÉRÈSE s'assied sur la chaise longue.

De M. de Targy ?

CHEVRIAL.

Il est même encore là, dans mon salon.

THÉRÈSE.

Mais qu'y a-t-il donc ?

CHEVRIAL.

Eh bien, dame, il y a qu'ils sont ruinés, les Targy.

THÉRÈSE se lève.

Ah ! mon Dieu ! ruinés !... Est-ce possible ?

CHEVRIAL.

Parfaitement.

THÉRÈSE.

Ah ! que cela me fait de peine ! pauvres gens !... pauvre petite femme que j'aime tant ! Mais, mon Dieu, comment cela est-il arrivé... si brusquement ?

CHEVRIAL invite Thérèse à s'asseoir.

Voici ! Autant que j'ai pu comprendre l'anecdote, à travers les circonlocutions du jeune homme, son père avait reçu en fidéicommis, c'est-à-dire en dépôt, une succession, une fortune qu'il s'était chargé de remettre un jour à une certaine personne désignée par le testateur. Or, le père de Targy a dissipé cette fortune. Le fils a été informé de ce

détail tardivement... par la mère je suppose... et il restitue aujourd'hui la succession aux dépens de sa propre fortune, qui y passe tout entière.

THÉRÈSE.

Comme c'est bien !

CHEVRIAL.

C'est très gentil. Il me reste à vous nommer la personne à qui revient cette succession, évaluée à près de trois millions... Eh bien, c'est vous !

THÉRÈSE, stupéfaite.

Moi ?

CHEVRIAL.

Oui... c'est à vous que la succession a été léguée.

THÉRÈSE, après une pause de stupeur, se levant.

Par qui ?

CHEVRIAL.

Par quelqu'un qui vous voulait du bien, naturellement... Mais pourquoi voulez-vous en savoir davantage?... Vous n'entendez rien aux affaires... Il vous suffit d'être certaine que cette fortune vous appartient... et elle vous appartient très évidemment, puisqu'on vous la restitue... On ne se dépouille pas, on ne se ruine pas pour le plaisir !

THÉRÈSE.

Pardon !... Je désire savoir qui m'a légué cette fortune ?

CHEVRIAL, sèchement.

Vous y tenez ?... Soit ! c'est un ancien ami de votre famille... (Elle le regarde anxieuse.) Le comte de Fervières !

THÉRÈSE.

Le comte de Fervières !... Je refuse.

CHEVRIAL.

Vous dites ?

THÉRÈSE.

Je refuse.

CHEVRIAL.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Je vous supplie de ne pas insister... Je ne veux pas de cette fortune... je n'en veux pas !... Nous sommes riches, nous n'en avons aucun besoin... Pourquoi ruiner ces honnêtes gens ?

CHEVRIAL.

Ma chère, on a toujours besoin de trois millions.

THÉRÈSE, très émue.

Mon ami... vous savez que, depuis notre mariage, je n'ai pas toujours été très heureuse... J'aurais plus d'un tort, plus d'un tort cruel à vous reprocher... Eh bien, j'oublie tout dès ce moment... mais, de grâce, n'insistez pas !

CHEVRIAL, avec une méchanceté froide.

Mais, enfin, donnez-moi vos raisons pour ne pas accepter ce qui vous appartient ?

THÉRÈSE.

Mes raisons ?... Mais savez-vous ce que vous me faites souffrir ? Non !... vous ne le savez pas !... si vous vous en doutiez seulement, vous seriez impardonnable. (Elle s'assied sur la chaise longue.) Mes raisons, grand Dieu ! Faut-il vous les dire ? Croyez-vous donc qu'une femme qui va dans le monde, qui a ses amis, ses ennemis, n'entende jamais parler du passé... qu'elle ne finisse pas par connaître tout ce qu'on dit dans Paris, tout ce qu'on dit tout haut et tout bas de sa famille... de son

père... de sa mère... de sa mère surtout. (Cachant sa tête dans ses mains et sanglotant.) Non... je ne veux pas de cette fortune... Je n'en veux pas, mon ami, (Se levant.) je vous en prie !

CHEVRIAL.

Ah ! ma chère, je n'entre pas dans ces sensibleries-là !... Je devais vous informer de ce qui vous arrive... c'est fait. Vous refusez, c'est bien. Moi, comme chef de la communauté, j'accepte. (Il sonne. Ambroise paraît.) Dites à M. de Targy qu'il peut revenir... que je suis à sa disposition... (Voyant Thérèse se diriger vers la porte du fond.) Et vous, je vous prie de rester et de vous souvenir que votre devoir est de ne pas désavouer votre mari.

THÉRÈSE, d'un ton de froid mépris.

C'est bien !

SCÈNE XII

LES MÊMES, HENRI, il salue Thérèse.

THÉRÈSE, à Henri, après une pause d'embarras et sur un signe de Chevrial.

Monsieur, mon mari vient de m'informer du malheur qui vous frappe et dont j'ai l'amer regret d'être la cause involontaire. Il paraît que je ne peux pas, que je ne dois pas refuser cet argent que vous m'apportez. Je l'accepte donc... mais uniquement sous la contrainte du devoir... Je vous serai, monsieur, éternellement reconnaissante, non pas de cette fortune que je dois à votre délicatesse, mais de cet exemple d'honnêteté héroïque que vous me donnez. Il n'y a personne dans le monde, il n'y a pas de femme surtout qui n'ait besoin quelquefois de se retremper, de se rehausser le

cœur... au milieu de tant d'actions indignes dont on est chaque jour témoin, il est bon de pouvoir se dire quelquefois : « Il y a donc d'honnêtes gens ! » — Cela soutient ! Dites à votre mère, monsieur, que je m'efforcerai [d'être une seconde fille pour elle. Adieu !

Elle lui tend la main et sort par le fond.

CHEVRIAL, à part.

Allons ! ça s'est encore mieux passé que je ne l'espérais ! (Haut.) Eh bien, mon cher monsieur, vous voyez que ma femme apprécie comme moi la correction de votre procédé... Maintenant revenons aux affaires... Il faut, vous comprenez, que j'étudie un peu ce dossier ! Je vous demande pour cela quelques jours... Mais, voyons, sérieusement, d'après vos calculs personnels, qu'est-ce qui vous restera, à vous, après la liquidation ?

HENRI.

Je vous l'ai dit, rien.

CHEVRIAL.

Diable !... Mais comment vivrez-vous ?

HENRI.

Je l'ignore... Je n'ai guère eu le temps d'y songer encore... J'aurai de grandes difficultés... car je n'ai malheureusement aucune connaissance spéciale dans aucun genre... Mais enfin.

CHEVRIAL.

Vous ne savez pas l'anglais... l'allemand ?

HENRI.

Je sais l'anglais.

CHEVRIAL.

Eh bien, en attendant mieux, puis-je vous offrir dans ma maison une situation... qui serait modeste d'abord, naturellement ?

HENRI.

Assurément, monsieur, j'accepterai toute situation honorable qui me permettra de gagner mon pain.

CHEVRIAL.

Eh bien, c'est entendu... Je vous mettrai provisoirement à la correspondance... au secrétariat.

HENRI.

Très reconnaissant.

CHEVRIAL.

Eh bien, au revoir, mon cher monsieur !

HENRI.

Au revoir, monsieur.

CHEVRIAL.

Mes respects à ces dames !

Henri sort par le fond.

SCÈNE XIII

CHEVRIAL, puis AMBROISE.

CHEVRIAL, appelant au fond.

Ambroise ! (Ambroise paraît.) Mon pardessus ! (Il regarde à sa montre.) Diable ! midi passé !... Enfin, je n'ai pas perdu ma matinée ! (Il passe son paletot, puis prend son chapeau et sa canne.) L'affaire est bonne. Trois millions, c'est assez coquet !... sans compter qu'ayant le mari dans mes bureaux... je tiens la petite femme !

ACTE TROISIÈME

CHEZ LES TARGY

Une pièce très simple servant à la fois de salon et de salle à manger. Buffet au fond, à droite ; une table au milieu, une chiffonnière à gauche, au premier plan ; porte en pan coupé à gauche, porte au fond. Quand la porte du fond s'ouvre, on voit la porte d'entrée de l'appartement dans une très petite antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE TARGY, toilette de laine très simple et très propre ;
MARIA.

MADAME DE TARGY, assise à droite de la table, achève d'examiner un livre de comptes. Elle sonne. Maria à gauche.

Voilà votre livre, ma fille ; vos comptes sont très exacts ; seulement je vous recommande, ma chère Maria, de veiller de plus près encore à l'économie... Ma belle-fille est pleine de bonne volonté, mais elle est bien novice... il faut lui apprendre à marchander un peu.

MARIA.

Madame sait que je suis bien neuve moi-même à la cuisine et au marché... Mais je fais de mon mieux.

MADAME DE TARGY.

Oh ! je sais bien, ma pauvre fille... et je n'ai pas besoin de vous dire combien je vous suis reconnaissante de votre fidélité aux malheureux.

MARIA , un peu brusque.

Oh ! madame, moi, je n'aime pas le changement ! (Elle sort.)

MADAME DE TARGY, seule, prenant un ouvrage de lingerie et se mettant au travail.

Brave cœur ! et sans phrases !

On entend la sonnette de l'antichambre. Presque aussitôt le docteur Chesnel paraît au fond.

SCÈNE II

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR CHESNEL.

MADAME DE TARGY.

Ah ! quelle bonne surprise !

LE DOCTEUR.

Bonjour, ma chère amie... Comment ça va-t-il ? Voulez-vous venir à Asnières ?

MADAME DE TARGY.

A Asnières ? Pourquoi irais-je à Asnières ?

LE DOCTEUR.

Parce que j'y vais moi-même. J'y vais voir un de mes clients... Alors, je me suis dit : « En allant à la gare, je vais entrer chez mes amis de la rue de Rome... Il fait un temps charmant... une vraie journée de printemps... Je vais les

emmener à la campagne... ça les distraira... » et puis je vous ferai voir, par la même occasion, la maisonnette, le cottage que j'ai acheté là... c'est très gentil !

MADAME DE TARGY.

Merci, mon bon docteur... Mais mon fils est à son bureau, naturellement, et, moi, j'ai justement aujourd'hui mes deux leçons de piano.

LE DOCTEUR.

Ah ! diable ! Eh bien, un dimanche, vous viendrez voir mon cottage, et j'espère que vous voudrez bien y passer quelques semaines cet été...

MADAME DE TARGY.

De grand cœur, mon ami !

LE DOCTEUR.

A la bonne heure ! Je prends acte ! (Il regarde l'appartement.) Eh bien, décidément, c'est très gentil, votre petite installation... J'aime cent fois mieux vous voir là que dans ce méchant hôtel meublé.

MADAME DE TARGY.

N'est-ce pas ?... Nous ne sommes pas mal... vous voyez... Cette pièce nous sert à la fois de salon et de salle à manger. (Montrant la porte de droite.) Mon petit appartement par ici... (A gauche.) par là celui d'Henri et de sa femme. Deux jolies chambrettes... avec une sortie particulière même. C'est très commode.

LE DOCTEUR.

Parfait ! (L'interrogeant du regard.) Et, d'ailleurs, comment ça va-t-il ?

MADAME DE TARGY.

Moi ? à merveille !... vraiment heureuse !... Après avoir porté si longtemps cet affreux secret, — que vous seul aviez

deviné, mon bon docteur, — je me trouve comme soulagée du poids d'une montagne... et puis j'ai été si fière de la conduite de mon fils, de son courage héroïque... Enfin, je suis heureuse !... J'ai vingt ans ! quand je vais donner des leçons de piano, je file dans les rues de mon pied léger comme une amoureuse !...

LE DOCTEUR.

Chère femme !... Et Henri ?

MADAME DE TARGY.

De même ! plein d'entrain ! Insensible aux petites privations !... gai, content d'avoir su faire son devoir !

LE DOCTEUR.

A propos, combien lui donne Chevrial ?

MADAME DE TARGY.

Cinq mille francs.

LE DOCTEUR.

Ça ne le ruinera pas !

MADAME DE TARGY.

Non... mais nous sommes encore heureux d'avoir trouvé cela tout de suite... Songez que Henri ne s'était préparé à aucune carrière sérieuse... Enfin, avec mes leçons de piano, cela nous fait près de sept mille francs... on peut vivre avec cela...

LE DOCTEUR.

Tout juste... et votre jolie belle-fille, qu'est-ce qu'elle dit ?

MADAME DE TARGY.

Marcelle ?... Ah ! c'est le point sombre... elle souffre... elle souffre beaucoup de notre vie nouvelle... Dans les commencements, elle était tout feu, toute vaillance... elle ne voyait que le côté romanesque de notre désastre, elle se mettait à

la place de ces jolies filles pauvres de Dickens qui pétrissent gaiement des puddings avec leurs bras blancs... ça l'amusait presque ; mais, à la pratique, quand il a fallu aller aux provisions, trotter à pied dans la boue, monter en omnibus, quand il a fallu surtout porter de vieilles robes, des corsages démodés, des chapeaux de l'an passé... oh ! alors, le courage a un peu manqué... On se serait bravement passé de pain : mais de gants frais, c'était dur ! et je ne lui en veux pas... c'est de son âge, pauvre fillette !

LE DOCTEUR.

Eh ! ce n'est pas la faute de son âge, c'est la faute de cette éducation ridiculement frivole qui apprend aux filles du monde à estimer l'accessoire plus haut que le principal. Viennent les difficultés de la vie... que le superflu leur manque, et tout leur manque !

MADAME DE TARGY.

Enfin, voilà où nous en sommes... Elle lutte... elle a des élans généreux... puis des défaillances... je crains même qu'elle n'en cache encore plus qu'elle n'en laisse voir... le caractère même s'aigrit par moments... Malgré tout, je sais que le cœur est bon, et je ne désespère pas !

LE DOCTEUR.

Et vous avez raison... Allons, bonjour !... (Avec énergie.) Je n'ai pas besoin de vous répéter que vous me feriez la plus mortelle des injures si, dans vos petits embarras, vous ne vous adressiez pas à moi... Je suis riche comme un imbécile, et je ne sais que faire de mon argent.

MADAME DE TARGY.

Merci !

LE DOCTEUR. Il garde la main qu'elle lui a tendue, et reprend avec émotion.

Vous savez que je vous aime bien... il y a même diable-

ment longtemps... Je ne sais pas si vous daignez vous souvenir qu'il n'a tenu qu'à vous de m'épouser.

MADAME DE TARGY.

Parfaitement, mon ami.

LE DOCTEUR.

Mais je n'étais pas assez gentilhomme pour vous !

MADAME DE TARGY, souriant.

Vous savez bien, mon cher docteur, que ce n'est pas là ce qui nous séparait.

LE DOCTEUR.

Et quoi donc ? J'avais du talent, de l'avenir, je n'étais pas mal de ma personne... j'étais même beau...

MADAME DE TARGY.

Vous l'êtes toujours !

LE DOCTEUR, d'un ton furieux.

Ah ! parbleu, oui ! je sais ce qui nous a séparés... c'est votre fanatisme... car, dans ce temps-là, malheureusement, vous étiez déjà une dévote !

MADAME DE TARGY, souriant.

Et vous un athée... malheureusement !

LE DOCTEUR.

Un athée ! un athée ! voilà bien les femmes... Dès qu'on ne partage pas absolument leur croyance particulière, on est un athée ! Mais je ne suis pas plus athée que vous, ma chère dame !... je ne nie rien... je ne sais pas, voilà tout !... je voudrais bien savoir... je ne demanderais pas mieux ! Enfin, athée ou non, est-ce que je ne suis pas un brave homme ?

MADAME DE TARGY.

Ça, oui !

LE DOCTEUR.

Eh bien, nous nous serions entendus !... car ce n'est pas par là... (Il touche son front.) que les braves gens s'entendent, c'est par là !... (Il frappe sa poitrine.) C'est du cœur que vient ce que vous appelez la charité, et ce que j'appelle la tolérance... Sous un nom différent, c'est la même chose, c'est la même vertu. Et qu'elle vienne d'un cœur sceptique comme le mien... ou d'un cœur croyant comme le vôtre, c'est une vertu divine!

MADAME DE TARGY, riant.

Tout à fait de votre avis.

Elle lui serre la main. Au même instant, Marcelle entre par la gauche, en toilette de ville.

LE DOCTEUR.

Ah ! madame Marcelle !

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCELLE.

MARCELLE.

Ah ! vous êtes là ? Bonjour, docteur.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon enfant !

MADAME DE TARGY.

Tu sors, ma fille ?

MARCELLE.

Non... je rentre, au contraire... j'avais quelques courses à faire, je suis sortie par le petit escalier.

LE DOCTEUR.

Ah! il y a une petite porte du parc?

MARCELLE.

Oui... par là. (Elle montre la gauche.)

LE DOCTEUR.

Bon à savoir pour les amoureux, cela!

MARCELLE.

Eh bien, vous êtes prévenu!

LE DOCTEUR, regardant l'heure à sa montre.

Diantre! Mais je vais manquer le train... mon malade est capable de profiter de cela pour se rétablir... je me sauve... Adieu!

Il leur tend la main à la hâte. — Près de sortir au fond, il se trouve en face de Henri qui entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI.

HENRI.

Ah! cher docteur!

MARCELLE.

Tiens, Henri!...

MADAME DE TARGY

Comment! à cette heure-ci?

LE DOCTEUR.

Ah ça... je ne puis que te serrer la main, mon cher garçon... le train m'attend... Personne ne vient avec moi à As-

nières ? (Les voyant rire.) Je ne sais pas pourquoi on rit toujours quand on parle d'Asnières !... C'est très joli, Asnières... Al-lons, bonjour !...

Il sort, reconduit par Henri dans la petite antichambre. — Marcelle a ôté son chapeau, qu'elle a porté dans sa chambre. Elle revient aussitôt.

SCÈNE V

MARCELLE, MADAME DE TARGY, HENRI.

MADAME DE TARGY, à Henri.

Par quel hasard te voit-on au milieu de la journée, toi ?

MARCELLE.

Mais oui, au fait !

HENRI.

J'avais une course chez l'agent de change, rue Auber... Je me suis dit : « Je suis à deux pas de la rue de Rome, pourquoi n'en abuserais-je pour embrasser ma mère ? »

Il l'embrasse.

MADAME DE TARGY, riant.

Embrasser ma mère... et surtout ma femme !

HENRI.

Et ma femme... volontiers !...

Il embrasse Marcelle. Les deux femmes travaillent. Henri s'assoit entre elles sur un tabouret.

MADAME DE TARGY.

Et comment se comporte le baron avec toi ?

HENRI.

Mais... poliment... sans tendresse... Il n'est pas senti-mental... mais il est poli...

MADAME DE TARGY.

Et sa femme ?

HENRI.

Oh ! sa femme... je la vois très peu... vous la voyez plus souvent que moi... Vous savez quelle créature angélique!... elle était née pour être sœur de charité, cette femme-là!

MADAME DE TARGY.

Oui, je me figure qu'elle a juré dans son cœur d'expier, à force de bonté et de vertu, les fautes de sa mère. Cela ne serait pas sans exemple dans le monde.

HENRI.

Je la vois très peu... mais, quand, par hasard, son mari m'envoie chez elle pour une affaire quelconque, tout en me parlant, elle me regarde avec de grands yeux sympathiques et attendris comme pour me dire : « Mon pauvre monsieur, êtes-vous bien malheureux ? » Et j'ai envie de lui répondre : « Mais non, je ne suis pas bien malheureux... J'ai connu autrefois les plaisirs de la richesse... Je connais maintenant les joies de la pauvreté... car elle en a. Elles sont rares, mais plus elles sont rares, plus elles ont de douceur ! Quand j'étais riche, j'étais comme ces enfants gâtés que l'on comble de gâteaux, de joujoux, d'étrennes... et qui finissent par voir tout cela avec indifférence... Maintenant, je suis comme un enfant pauvre, qui n'a que deux ou trois petits jouets dans sa mansarde... mais comme il en sent le prix ! comme il en sent le charme ! comme il les soigne, comme il les aime ! »

MADAME DE TARGY, avec émotion, lui prenant la main.

Brave garçon !

HENRI, voyant que Marcelle continue de travailler froidement.

Et toi, Marcelle ? tu trouves que je dis des niaiseries ?

MARCELLE.

Pas du tout.

HENRI.

Voyons, ma chère, est-ce que, toi aussi, tu n'attends pas avec une impatience émue cette heure du soir qui nous réunit autour de notre foyer devenu plus étroit, mais plus intime aussi... sous la douce lueur de cette lampe de famille, de cette lampe du travail... qui me fait battre le cœur, à moi, quand je la vois, du coin de la rue, briller à la fenêtre, là-haut, près des étoiles !

MARCELLE.

Très poétique... Mais nous devrions acheter un loto... nous jouerions au loto le soir, ce serait complet !

HENRI, se levant brusquement.

Ce n'est pas bien, Marcelle... toi qui avais tant promis d'être brave, tu ne l'es pas !

MARCELLE.

C'est qu'il y a vraiment quelque chose d'irritant à te voir si charmé, si ravi de notre pauvreté, que tu refuses obstinément les moyens les plus simples et les plus légitimes d'améliorer notre situation !

HENRI, sèchement.

Quels moyens ?

MARCELLE.

Enfin... puisque j'ai de la voix et un peu de talent, pourquoi ne pas en profiter ? pourquoi ne donnerais-je pas des leçons ? Ma mère en donne bien !... Pourquoi ne chanterais-je pas dans les concerts, dans les salons, si tes préventions contre le théâtre sont invincibles ?

HENRI.

Absolument invincibles!... Quant à donner des leçons, à ton âge, c'est fou!... Chanter dans les concerts, autant le théâtre tout de suite!... Qui est-ce qui te monte la tête comme cela? C'est ce misérable Juliani! Je sais qu'il persiste à venir ici, quoiqu'il n'ait plus rien à y faire!... Mais, si je l'y rencontre, je lui parlerai nettement!

MARCELLE.

Il est homme à vous répondre, vous savez?

HENRI, violent.

Ah!

MADAME DE TARGY, vivement, se levant.

Marcelle!

MARCELLE, qui s'est levée.

Oui... pardon, ma mère! (A son mari.) Pardon, toi! Je ne recevrai plus Juliani, je te le promets... D'ailleurs, il va partir... il part même aujourd'hui ou demain, je crois!... J'ai été indigne, c'est vrai... mais il faut avoir pitié, vois-tu! Je suis quelquefois si misérable... si troublée... jusqu'au fond de l'âme! — Quel malheur que nous n'ayons pas pu quitter Paris... Partout ailleurs, j'aurais moins souffert... j'aurais été moins mortifiée, moins humiliée!...

MADAME DE TARGY.

Voyons, ma fille! il faut avoir le cœur plus haut!

MARCELLE.

Et puis, je vous le jure... je te jure, mon ami, que je suis vraiment honteuse de vous voir travailler tous deux, vous donner tant de peine, et d'être seule inutile!

HENRI.

Inutile, malheureuse ! Mais, sans toi, nous n'aurions que le nécessaire... tu es notre luxe !

MARCELLE.

Henri...

On entend sonner à la porte d'entrée.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIA, puis THÉRÈSE.

MARIA.

C'est madame la baronne Chevrial, Madame.

HENRI, gaiement.

Ah ! je suis pris !

Thérèse entre, Maria sort.

THÉRÈSE, à madame de Targy et à Marcelle.

Bonjour, chère amie ! Bonjour, Marcelle ! Eh bien, pourquoi vous sauvez-vous, vous ?

HENRI.

C'est que je fais l'école buissonnière... Je devrais être à mon bureau... Ne me trahissez pas ! Du reste, je partais. (Il la salue.) Madame ! (A sa mère et à Marcelle.) A tantôt ! (Il sort.)

SCÈNE VII

MADAME DE TARGY, MARCELLE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à Marcelle, qui lui avance une chaise.

Non... je ne m'assois pas... je viens simplement vous de-

mander, ma chère, si vous voulez faire un tour de promenade avec moi... J'ai mon landau en bas.

MARCELLE, un peu sèche.

Non. Je vous remercie, je ne compte pas sortir.

THÉRÈSE.

Mais pourquoi ?

MARCELLE, après avoir jeté un coup d'œil sur sa robe.

Je ne vous ferais pas honneur, chère madame !

THÉRÈSE.

Mais vous êtes très bien... quelle plaisanterie ! Enfin, puisque cela vous contrarie... (A madame de Targy.) Et vous, chère amie, cela ne vous tente pas, cette promenade ?

MADAME DE TARGY.

Moi, cela me tenterait beaucoup... malheureusement, j'ai mes leçons dans une demi-heure.

THÉRÈSE.

Où cela, vos leçons ?

MADAME DE TARGY.

Faubourg Saint-Honoré.

THÉRÈSE.

Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

MADAME DE TARGY.

Très volontiers... très reconnaissante ! Je vais mettre mon chapeau, et je suis à vous dans deux minutes.

Elle sort par la droite.

SCÈNE VIII

MARCELLE, THÉRÈSE.

MARCELLE, prenant brusquement la main de Thérèse.

Excusez-moi, chère dame... J'ai répondu bien sèchement à votre bonne attention, tout à l'heure... mais je deviens mauvaise. Ce qu'il y a de pire, quand on est malheureux, c'est de sentir qu'on devient mauvais en même temps... il est si facile d'être bon quand on est heureux... si facile !

THÉRÈSE.

Ma chère enfant, je sais que vous avez de grandes privations, de grandes tristesses ; mais, laissez-moi vous le rappeler, vous avez aussi de grandes consolations ! Quand on est la fille d'une honnête mère et la femme d'un honnête homme... il ne faut jamais se dire malheureuse.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE TARGY.

MADAME DE TARGY.

Voilà !... je suis à vous ! A bientôt, fillette !

Elle embrasse Marcelle.

THÉRÈSE.

Au revoir, enfant !

MARCELLE.

Au revoir, chère madame.

SCÈNE X

MARCELLE, seule; puis MARIA.

MARCELLE. Elle s'assied sur le tabouret du piano, essuyant une larme.

Je suis lâche ! Tous les autres valent mieux que moi !

MARIA.

Madame, c'est que je suis forcée de sortir un moment avant de dîner pour faire quelques commissions.

MARCELLE.

Eh bien, sortez !

On entend la sonnette de l'antichambre.

MARIA.

Madame reçoit-elle ?

MARCELLE.

Oh ! mon Dieu, oui.

MARIA va ouvrir, et annonce presque aussitôt.

Monsieur Juliani !

Elle sort.

SCÈNE XI

MARCELLE, JULIANI.

MARCELLE, après un geste d'ennui, à part.

Comment ! je vous croyais parti !

JULIANI.

Non... je ne pars que ce soir à six heures. Tous mes préparatifs sont achevés... Tout mon monde est prêt... il me

restait quelques instants, je ne pouvais mieux les employer qu'en venant faire mes adieux à ma meilleure, à ma plus charmante élève.

MARCELLE.

Très touchée... Asseyez-vous...

Elle s'assied elle-même.

JULIANI.

Et puis cette dernière visite, je vous l'avoue, n'est pas tout à fait désintéressée... Je n'ai pas encore perdu tout espoir...

MARCELLE.

Quelle plaisanterie !

JULIANI.

Car enfin, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre résistance obstinée à la fortune qui vous tend les bras ! et cette résistance me paraît, permettez-moi le mot, si déraisonnable, que je ne désespère pas encore de la vaincre !

MARCELLE.

Vous parviendriez à la vaincre chez moi que cela ne suffirait pas... Il faudrait encore convertir mon mari, ce qui serait encore plus impossible !

JULIANI.

Mon Dieu, madame, je touche là des points délicats, je le sais... Mais, enfin, le changement survenu dans votre situation, vous n'en faites point mystère...

MARCELLE, amèrement.

Difficile !

JULIANI.

Vous le supportez avec tout le courage et toute la dignité du monde... Cependant, il est bien impossible que vous

n'en souffriez pas, vous et les vôtres... Eh bien, le Ciel vous a donné des talents que vous avez cultivés, qui pourraient très rapidement vous rendre en grande partie ce que vous avez perdu, et vous refusez de les utiliser ! Vraiment, c'est inconcevable... c'est coupable !

MARCELLE

Mes talents, d'abord... c'est bientôt dit... mais qui sait... si je réussirais au théâtre... Combien de voix qui font plus ou moins d'effet dans un salon, et qui à la scène ne portent pas !

JULIANI.

Mais votre voix précisément est une voix de théâtre au premier degré... je m'y connais un peu, n'est-ce pas ? Vous aurais-je proposé les conditions que j'ai pris la liberté de vous soumettre, si je n'avais la plus absolue confiance dans votre succès ? Votre succès... mais il serait sans précédent... nous mettrions le feu à l'Amérique !... Jugez donc ! Une cantatrice qui n'a jamais été entendue en Europe, qui donnera la primeur de son talent aux Américains ! Vous connaissez leur patriotisme jaloux !... Mais ils vous adopteront avec enthousiasme... Vous serez pour eux une étoile nationale !... Ils vous porteront en triomphe d'un pôle à l'autre, de Québec à New-York, de New-York à la Nouvelle-Orléans, à Mexico, Rio-de-Janeiro ! Car, je vous l'ai dit, l'Amérique du Nord, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud entrent dans mes projets... mes engagements sont faits partout. C'est une année à passer, et au bout de cela, — s'il y a quelque chose de certain au monde, — vous revenez en France avec votre million dans votre poche et vous l'offrez à votre mari, qui sera enchanté.

MARCELLE, souriante.

Je ne crois pas... Il me disait précisément le contraire tout à l'heure.

JULIANI.

Et je ne parle que de l'argent ! Je ne parle pas des joies de l'artiste, des ivresses, des apothéoses qui vous attendent ! Non, avoir sous la main tout cela, fortune et renommée, et refuser de les prendre... préférer cette vie étroite et glacée que vous a faite le malheur... vraiment je ne comprends pas ! Aussi, je vous le répète, jusqu'à la dernière heure, je compterai sur de meilleures résolutions... jusqu'à la dernière minute, je vous attendrai, je compterai sur vous... nous partons à six heures de la gare... à dix, nous arrivons au Havre, et, en sortant du wagon, nous embarquons... Voilà le programme !

MARCELLE.

Eh bien, bon voyage, cher maître.

JULIANI.

Non, je ne vous dis pas adieu... je m'en vais... mais je ne vous dis pas adieu!... Ah ! quelle fête si, au dernier moment, je vous voyais arriver !

On sonne à deux reprises.

MARCELLE, avec embarras.

Je crains que notre unique domestique ne soit pas là... Je vous demande pardon... il faut que j'aille ouvrir !

Elle entre au fond dans l'antichambre, et va ouvrir la porte d'entrée.

JULIANI, seul.

Une étoile de théâtre !... Et, qui sait ? peut-être...

SCÈNE XII

JULIANI, MARCELLE, introduisant MADAME DE LUCE,
MADAME DE VALMÉRY, CHEVRIAL.

MARCELLE, gênée.

Entrez donc, je vous en prie !

MADAME DE LUCE.

Bonjour, chère petite !

MADAME DE VALMÉRY.

Bonjour, chère amie !

CHEVRIAL.

Chère madame !

MARCELLE.

Entrez donc !

MADAME DE LUCE.

Ah ! monsieur Juliani ! Eh bien, vous partez vraiment aujourd'hui ?

JULIANI.

Ce soir à six heures.

MADAME DE VALMÉRY.

Pour l'Amérique, cher monsieur?... Ah ! quel désespoir !

MADAME DE LUCE.

Vous nous reviendrez bientôt, au moins ?

JULIANI.

Je l'espère, mesdames !

Il les salue et sort.

SCÈNE XIII

CHEVRIAL, MARCELLE, MADAME DE LUCE,
MADAME DE VALMÉRY.

Elles ont l'une et l'autre des toilettes d'une élégance extrême.

MADAME DE LUCE.

Ma chère, nous venons de l'Hippique, Mathilde et moi... nous avons rencontré le baron en sortant, et nous avons eu tous trois la même pensée : « Si nous allions voir cette pauvre Marcelle ! »

MARCELLE, froidement.

C'est aimable... Asseyez-vous, si vous trouvez des chaises...

Elles s'assoient ainsi que Chevrial.

MADAME DE VALMÉRY.

Mais pourquoi n'y venez-vous pas à l'Hippique, chère amie?... c'est si amusant. Je voudrais que l'Hippique durât toute l'année, moi !

MADAME DE LUCE.

Oui, au fait, Marcelle, pourquoi n'y viens-tu pas ?

MARCELLE.

Tu sais bien que je ne vais plus nulle part.

MADAME DE VALMÉRY.

Oh ! mais, pour l'Hippique, on se met très simplement, vous savez ?

MADAME DE LUCE, montrant sa toilette qui est très élégante.

Oh ! mon Dieu, oui, très simplement, tu vois ?

MARCELLE, agacée, s'adressant au baron.

Je ne vous demande pas de nouvelles de madame Chevrial, j'ai eu le plaisir de la voir tout à l'heure...

CHEVRIAL.

Oui, elle va très bien, je vous remercie... une santé superbe, ma femme... toutes les vertus !

MADAME DE LUCE.

Ah ! dis-moi, ma chère petite, maman m'a chargée de t'offrir une place dans sa loge pour demain à l'Opéra.

MARCELLE.

Je lui suis très reconnaissante... Mais je n'ai pas de toilette... je n'ai pas de robe décolletée.

MADAME DE LUCE.

Mais je puis te prêter un corsage, si tu veux... J'ai mon corsage en blonde perlée, par exemple, qui t'irait parfaitement.

MARCELLE.

Je te remercie. Je ne veux pas abandonner ma belle-mère le soir.

MADAME DE VALMÉRY.

Ah ! chère madame, je voulais vous demander, — si c'est indiscret, vous me le direz, — combien vous avez vendu la petite jument alezane que vous montiez cet automne... Cette Américaine qui l'avait achetée part pour Nice, elle la revend. J'en ai envie... je n'aurais pas voulu l'acheter quand elle sortait directement de votre écurie... j'aurais eu peur de vous blesser ! Mais, maintenant, ça doit vous être égal.

MARCELLE.

Oh ! tout à fait égal... mais je ne sais pas combien on

l'a vendue... Je ne me suis pas occupée de cela. Du reste, je n'ai plus besoin de chevaux, je vais en omnibus.

MADAME DE VALMÉRY.

En omnibus?... oh ! je n'aimerais pas cela!... oh ! comme je n'aimerais pas cela!

MADAME DE LUCE.

Oh ! moi non plus ! oh ! je n'aimerais pas cela du tout!... Et, comme je le disais tout à l'heure à Mathilde... moi... s'il m'arrivait jamais des revers de fortune comme à cette pauvre Marcelle, j'aimerais mieux me priver d'un plat — ou même de deux — et prendre un petit coupé au mois !

MARCELLE.

Je vous remercie toutes deux de vous intéresser si fort aux moindres détails de ma vie.

MADAME DE VALMÉRY.

Oh ! quant à cela, vous pouvez être sûre, chère madame, que nous vous plaignons de tout notre cœur. « Pauvre petite emme, — disions-nous encore en venant, — qui était si brillante, si élégante, si gâtée, si fêtée, et qui passe maintenant sa vie à faire son marché et à raccommoder son linge... comme c'est pénible ! »

CHEVRIAL.

Mais permettez, mesdames, je vous écoute là, depuis un moment, et vraiment je ne trouve pas que madame de Targy soit si à plaindre que vous le dites... Quand on conserve, au milieu de l'infortune, de bonnes petites amies qui viennent vous prodiguer des consolations aussi intelligentes que délicates, on n'est réellement pas à plaindre !

MADAME DE LUCE, se levant brusquement.

Si nous partions, Mathilde ? J'ai faim, moi... Si nous allions luncher un peu chez le pâtissier ?

MADAME DE VALMÉRY.

Je veux bien... partons!... (A Marcelle.) A bientôt, chère madame, et bon courage !

MADAME DE LUCE.

Bonjour, chérie !

MARCELLE, lui donnant froidement la main.

Bonjour !

MADAME DE LUCE, sèchement à Chevrial qui les salue.

Monsieur !

MADAME DE VALMÉRY, de même.

Monsieur!...

Elles sortent.

SCENE XIV

CHEVRIAL, MARCELLE.

CHEVRIAL.

Adorables créatures !

MARCELLE, essayant de rire et suffoquant.

Oui, n'est-ce pas ? Je vous remercie de leur avoir parlé comme vous l'avez fait... Il semblait vraiment qu'elles se faisaient un jeu de me mortifier, de me martyriser...

Elle essuie rapidement avec son mouchoir les larmes qui lui échappent.

CHEVRIAL.

Voyons, chère madame, vous prenez trop à cœur le bavardage de ces deux petites sottes !

MARCELLE.

C'est qu'elles ont bien des camarades, je vous assure ! Je ferais mieux de ne voir personne... car, à chaque visite que je fais ou que je reçois, c'est le même supplice... la même torture !

CHEVRIAL.

Oui, sans doute ; mais vous vous affectez trop... si le présent est un peu dur, il faut penser à l'avenir... ce sont quelques mauvaises semaines à passer... votre situation ne peut manquer de s'améliorer !

MARCELLE.

Et comment ? Nous n'attendons rien... nous n'espérons rien !

CHEVRIAL.

Qui sait ? Il y a peut-être des gens qui s'intéressent à vous plus que vous ne pensez !

MARCELLE, très simplement.

Et qui donc, mon Dieu ?

CHEVRIAL.

Mais moi, par exemple, — et rien n'est plus naturel, vous en conviendrez !

MARCELLE, le regardant avec une certaine défiance, d'un ton froid.

Vous ? Et que pouvez-vous faire pour nous ?

CHEVRIAL.

Mais beaucoup, beaucoup ! Il n'y a rien d'impossible à ce que vous repreniez peu à peu dans le monde la place, le rang que vous y occupiez. Ça dépend un peu de moi... un peu de votre mari... et un peu de vous aussi...

MARCELLE.

Pardon... Je ne comprends pas bien...

CHEVRIAL.

Votre mari s'attache à sa besogne dans notre maison, il y montre des aptitudes remarquables... Vous savez que, dans nos établissements financiers, l'avancement est rapide et se fait même quelquefois à pas de géant... Outre les appointements, on y a des intérêts... on y est associé dans les bénéfices... ça va très vite! Mon Dieu! votre mari se rendant utile, vous pouvez dans un moment prochain, très prochain, avec un peu d'aide bien entendu, reparaitre dans tout votre éclat, et faire rentrer dans l'ombre toutes ces excellentes petites amies qui vous écrasent aujourd'hui de leur pitié! En réalité, rien n'est plus faisable!

MARCELLE, avec réserve.

Je transmettrai vos bonnes paroles à mon mari, et je suis sûre qu'il redoublera de zèle pour seconder vos bienveillantes dispositions.

CHEVRIAL.

Oui; mais je vous ai dit que cela dépendait un peu de vous aussi!

MARCELLE, avec un demi-sourire.

Je ne vois pas quel rôle je puis jouer, moi, dans tout cela!

CHEVRIAL.

Je vais vous le dire. Mon Dieu, chère madame, je crois que vous avez de moi une assez mauvaise opinion et à quelques égards vous avez raison!

MARCELLE.

Mais pas du tout!

CHEVRIAL.

Pardon ! je lis dans votre cœur et, en retour, je veux vous faire lire dans le mien. Jene suis pas un ange, je suis simplement un homme, un homme ordinaire, et à ce titre j'aime qui m'aime ! Je rends le bien pour le bien ; mais je ne peux pas faire davantage, et rendre, par exemple, le bien pour le mal, rendre la sympathie pour la malveillance, l'amitié pour la haine !

MARCELLE.

Oh ! la haine !

CHEVRIAL.

L'antipathie, si vous voulez ! Eh bien, [chère madame, vous avez eu de tout temps pour moi une antipathie que vous n'avez pas pris la peine de dissimuler... Franchement, ça ne m'encourage pas ! je vous le répète, la nature humaine est là : on fait pour des amis ce qu'on ne fait pas pour des indifférents... encore moins pour des ennemis.

MARCELLE.

Votre ennemie, monsieur, je ne l'ai jamais été, et je la suis moins que jamais depuis que nous vous devons de la reconnaissance.

CHEVRIAL, riant.

Je ne veux pas de reconnaissance.

MARCELLE, avec gêne.

Mais que voulez-vous ?

CHEVRIAL.

Je veux de l'amitié.

MARCELLE.

Notre amitié répondra, n'en doutez pas, à vos bons procédés.

CHEVRIAL.

Mais je parle de la vôtre en particulier !

MARCELLE.

Je n'ai pas fait d'exception pour la mienne.

CHEVRIAL.

Ainsi, à dater de cette explication, plus de haine, plus d'antipathie ?

MARCELLE, avec un faible sourire.

Sans doute !

CHEVRIAL.

Vous m'aimerez un peu ?

MARCELLE.

Je le devrai.

CHEVRIAL.

Ah ! si c'est par devoir !

MARCELLE, très troublée.

Il ne faut pas trop demander.

CHEVRIAL, qui s'est peu à peu rapproché d'elle.

Eh bien, votre main seulement, comme gage de cette amitié promise.

Marcelle lui laisse prendre sa main avec embarras. Il y dépose un baiser prolongé. Elle retire aussitôt sa main par un mouvement de pudeur inquiète.

CHEVRIAL.

Au revoir, chère dame... très chère dame!... comptez sur moi !

Il sort.

SCÈNE XV

MARCELLE, seule, atterrée.

Et je l'ai écouté jusqu'au bout ! j'ai feint de ne pas comprendre ! j'ai subi, cet odieux baiser ! Ah misérable que je suis !... Mais, si je reste ici, je suis perdue ! Un jour ou l'autre, dans un de ces instants de défaillance, de désespoir, d'horrible tentation... je succomberai lâchement... je deviendrai la dernière des femmes ! Ah ! pourquoi m'a-t-on empêchée de partir ?... c'était le salut ! Ils sont cruels... ils sont aveugles ! Me retenir ici, c'est me condamner non seulement à la souffrance, à la misère... mais au mal ! Oui, partir... c'était le salut !... Partir ! (Elle jette un regard sur la pendule, baissant la voix.) Il en serait temps encore, pourtant. Oui... je voudrais être au bout du monde... (Elle garde pendant quelque temps une attitude sombre et pensive ; puis brusquement elle prend une feuille de papier dans un buvard et s'apprête à écrire. Tout à coup elle prête l'oreille ; on entend la voix de madame de Targy dans l'antichambre.) Ma mère ! Elle se dirige à la hâte vers sa chambre. Près de la porte, elle hésite, puis, faisant un geste de résolution, elle entre chez elle.)

SCÈNE XVI

MADAME DE TARGY, MARIA, portant une lampe allumée.

MADAME DE TARGY.

Et vous avez rapporté la note ?

MARIA.

Du tapissier ? oui, madame.

MADAME DE TARGY, négligemment.

C'est heureux ! on a bien de la peine à l'obtenir.

MARIA.

Il dit qu'il n'est pas pressé.

MADAME DE TARGY, ôtant son chapeau et son manteau qu'elle remet à Maria.

Lui, c'est possible ! mais, moi, je suis toujours pressée de payer mes dettes.

MARIA.

Madame veut-elle que je mette le couvert maintenant ?

MADAME DE TARGY.

Oui, ce sera toujours fait ! D'ailleurs voilà six heures.

Maria couvre la table d'une nappe et met le couvert.

MADAME DE TARGY prend la lampe posée sur le buffet et la porte sur le chiffonnier.

Chère lampe, lampe du foyer, des veillées de famille ! je suis comme mon fils, moi, je t'aime ! Ces douces soirées d'intimité, je ne les connaissais plus... je suis presque tentée de bénir la ruine qui me les a rendues ! — Ma fille, comment a-t-elle été aujourd'hui ? gaie, triste ?

MARIA.

Pas très gaie, madame.

MADAME DE TARGY.

Elle n'a pas pleuré ?

MARIA.

Un peu.

MADAME DE TARGY.

A-t-elle vu beaucoup de monde ?

Elle s'assoit et travaille.

MARIA.

Oui, madame, assez...

MADAME DE TARGY.

Tant mieux ! pauvre enfant ! cela l'aura distraite un peu !

MARIA.

Du reste, madame sait que je suis sortie dans la journée... Mais, auparavant, j'avais déjà reçu M. Juliani.

MADAME DE TARGY, avec ennui.

Ah ! (A part.) Juliani ! encore ici !

MARIA.

Et, comme je rentrais, j'ai vu sortir M. le baron Chevrial.

MADAME DE TARGY.

Ah !

MARIA.

Pour celui-là, avec la permission de madame, je sais ce que j'en pense !

MADAME DE TARGY.

Il est bien pour mon fils.

MARIA.

Oui ; mais c'est un homme que je n'aimerais pas à rencontrer dans un bois... Il est trop intrigant !

MADAME DE TARGY.

Un peu familier.

MARIA.

Un peu, madame... Drôle de baron ! Ce n'est pas comme ça que je me représente un baron, franchement ! (On sonne dans l'antichambre.) Madame reçoit ?

MADAME DE TARGY.

Mais oui !

Maria va ouvrir.

SCÈNE XVII

MADAME DE TARGY, puis LE DOCTEUR.

MADAME DE TARGY, se soulevant un peu étonnée.

Vous, mon ami ?

LE DOCTEUR, très soucieux.

Oui, encore moi !

MADAME DE TARGY.

Vous venez nous demander à dîner ? Vous êtes assez généreux pour cela !

LE DOCTEUR.

Non... je viens... j'ai voulu vous voir parce que... Dites-moi, où est votre belle-fille ?

MADAME DE TARGY.

Ma belle-fille ? mais elle est chez elle, je suppose.

LE DOCTEUR.

C'est que, tout à l'heure, imaginez-vous, comme je descendais de mon wagon en revenant de la campagne, il y avait de l'autre côté de la balustrade un train qui allait partir pour le Havre... et sur le quai... au milieu de la foule... j'ai parfaitement reconnu Juliani, le ténor, et, chose extraordinaire ! il donnait le bras à une jeune femme qui m'a fait penser à votre belle-fille.

MADAME DE TARGY.

A ma belle-fille !

LE DOCTEUR.

Elle avait sur le visage un voile très épais... j'ai pu me tromper... mais enfin j'ai été saisi... je me suis hâté... je voulais m'informer, m'assurer... mais, au même instant, le train partait !

MADAME DE TARGY, qui l'a écouté avec stupeur.

Et vous avez reconnu ma belle-fille ?

LE DOCTEUR.

J'ai cru la reconnaître ! (Sans lui répondre, madame de Targy se dirige précipitamment vers la chambre de sa belle-fille et y entre.) Dieu veuille que je me sois trompé !

Un instant après, madame de Targy reparait le visage décomposé ; elle tient à la main un billet qu'elle tend au docteur.

MADAME DE TARGY.

C'est vrai ! tenez !

Elle s'appuie sur le fauteuil, où elle demeure immobile et raide, l'œil fixe.

LE DOCTEUR, après avoir lu les deux lignes du billet.

Ah ! pauvres gens !

MADAME DE TARGY, à demi égarée.

Qu'est-ce qu'il faut faire ? Mon fils va arriver !... qu'est-ce qu'il faut faire ?

LE DOCTEUR.

Je ne sais !... quoi que vous fassiez, le malheur est accompli... il est irréparable !

MADAME DE TARGY.

Oui... sans doute... mais, cependant, voyons... si je parlais... si vous lui disiez que je suis partie avec elle... Non !

c'est impossible ! (Prêtant l'oreille.) Grand Dieu ! le voilà ! c'est mon fils ! Laissez-moi avec lui, mais, de grâce... ne me quittez pas... là !

Elle lui montre la chambre à droite, il y entre à la hâte.

SCÈNE XVIII

MADAME DE TARGY, HENRI.

Madame de Targy, affolée, s'est assise, a repris son ouvrage, et travaille d'un geste machinal.

HENRI, entrant gaiement.

Me revoilà!... Bonsoir, mère ! Ah ! quel bon moment, décidément, que celui où l'on rentre chez soi, dans son petit *home* ! (Il dépose son chapeau sur un meuble.) Ce moment-là seul me paye de tout le travail de la journée ! Gentil, ce petit couvert... il donne faim ! Marcelle n'est pas là ? (Il s'est approché de sa mère, qui continue à pousser son aiguille fiévreusement. La regardant et riant.) Quelle ouvrière incomparable que ma mère ! Tout entière à sa besogne, elle ne se dérangerait pas pour un empire ! Où est donc Marcelle, ma mère?... où est donc Marcelle ?

Madame de Targy laisse son ouvrage s'échapper de ses mains et tourne lentement vers son fils son visage défait.

HENRI, l'interrogeant du regard avec angoisse et lui saisissant une main.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME DE TARGY, se levant.

Mon pauvre enfant, m'aimes-tu bien ?

HENRI, profondément troublé.

Mais... pourquoi ?

MADAME DE TARGY.

C'est que tu n'as plus que moi, mon pauvre enfant !

HENRI.

Marcelle ?

MADAME DE TARGY.

Elle nous a abandonnés !...

HENRI.

Partie !... ce soir... avec Juliani ! (Il demeure quelques instants atterré. A voix basse.) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Après une pause, se maîtrisant, il dit avec une froide énergie.) Oh ! je les tuerai !

Il saisit son chapeau et se dirige vers la porte du fond.

MADAME DE TARGY. Elle pousse un cri, se jette à ses genoux et les enlace de ses deux bras.

Oh ! je t'en prie ! je t'en prie !

Le docteur, accourant, paraît à droite.

HENRI, se débattant pour échapper aux étreintes de sa mère.

Laissez-moi, laissez-moi donc !

Madame de Targy, épuisée, tombe en arrière et reste sans mouvement.

LE DOCTEUR, rappelant Henri.

Henri ! (Il lui montre sa mère évanouie.) Ta mère !



ACTE QUATRIÈME

Une salle à manger très riche et d'un assez grand caractère architectural. Elle se termine, au fond, par une sorte de rotonde ou de loggia à l'italienne, qui s'appuie sur de doubles colonnes un peu en retour dans la salle et qui s'ouvre sur la terrasse d'un jardin élevée de trois marches. C'est la nuit. Une table servie pour un souper est dressée au milieu de la salle. Lustres allumés, fleurs. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEVRIAL, AMBROISE.

Chevrial, habit noir, cravate blanche, paletot, entre par la gauche suivi d'Ambroise. Il jette un coup d'œil sur la table, sur le service.

CHEVRIAL.

Mais c'est bien... ça me paraît bien... On va pouvoir laisser tout ça ouvert... la soirée n'est pas froide... c'est décoratif... Et puis on entendra mieux la musique... Tu n'as pas oublié la musique ?

AMBROISE.

Non, monsieur le baron... le petit orchestre est là.

CHEVRIAL.

Parfait... Et ces messieurs ?

AMBROISE.

Ils ont promis de venir.

CHEVRIAL.

Et ces demoiselles ?

AMBROISE.

Ces demoiselles ont promis également.

CHEVRIAL.

Toutes ?

AMBROISE.

Oui, monsieur... mademoiselle Lombard, mademoiselle Bertoldi, mesdemoiselles Gillette première, Gillette deuxième et Gillette troisième.

CHEVRIAL.

En costume ?

AMBROISE.

En costume... Aussitôt après le ballet du troisième acte... suivant le désir de monsieur le baron... seulement à la condition, m'ont-elles dit, que les choses se passeraient de la façon la plus convenable.

CHEVRIAL.

Bien entendu ! Donne-moi un verre d'eau.

AMBROISE, lui versant de l'eau dans un verre.

Monsieur le baron n'est pas souffrant ?

CHEVRIAL.

Non... mais je suis un peu fatigué... je me suis tellement évertué toute la journée pour ce diable d'hôtel, et puis le printemps... les premières chaleurs... décidément le printemps ne me vaut rien.

Il boit.

AMBROISE, avec un sourire obséquieux.

Ce n'est pas le moment d'être malade, monsieur !

CHEVRIAL, brusque.

Je sais bien ! (Il écoute.) On a sonné ?...

AMBROISE.

Oui, monsieur le baron.

CHEVRIAL.

Ce sont ces messieurs. J'ai dit à Valentin de les faire entrer ici... puisqu'il n'y a pas encore d'autres pièces meublées... je reviens tout à l'heure. Je vais voir comment est placé l'orchestre!... Ah! Ambroise... il viendra probablement quelqu'un du bureau pour avoir des signatures... Tu me préviendras ?

AMBROISE.

Bien, Monsieur.

Chevrial sort.

SCENE II

AMBROISE, puis TIRANDEL, VAUMARTIN,
LAUBANÈRE.

AMBROISE, derrière la table.

Et pas un petit mot de remerciement pour tout le tracassé que je me donne depuis ce matin, pour son agrément... Comme si c'était pour moi, son hôtel... comme si c'était pour moi, son souper... et sa musique... et ses demoiselles. (Il se verse un verre de madère.) A ta santé, sale être!... (La porte de gauche est ouverte par un domestique, qui introduit Laubanère, Tirandel, Vaumartin et deux ou trois autres invités.) Oui... par ici... messieurs, s'il vous plaît!... Monsieur le baron va venir... Il prie ces

messieurs de l'excuser s'il les reçoit dans la salle à manger, mais le petit hôtel n'ayant été acheté que ce matin, on n'a encore pu meubler qu'une ou deux pièces.

LAUBANÈRE.

C'est déjà très joli, en si peu de temps.

Ambroise se retire.

VAUMARTIN, regardant.

Mais il est délicieux, ce petit hôtel... C'est un rêve d'Italie, n'est-ce pas ?

TIRANDEL, ironique.

Oui, brise du soir !

LAUBANÈRE, regardant l'appartement.

Diable !... mais ça ne doit pas être bon marché, ce *buen retiro* !... Il faut que notre ami soit rudement épris de sa bayadère pour lui faire un cadeau pareil... Car, en général, il ne donne pas ses coquilles, Chevrial !

VAUMARTIN.

Mais ça s'est donc décidé tout de suite?... Comment ?

LAUBANÈRE.

Je ne sais pas... je ne connais pas l'histoire... J'ai été invité comme vous, cette après-midi, et me voilà !... Mais dites donc, en fait d'histoires... ce malheureux Juliani... hein ?

VAUMARTIN.

Est-ce que c'est confirmé ?

LAUBANÈRE.

Parfaitement... On me l'a dit à l'ambassade. Ils s'étaient tous embarqués à New-York... sur *le Fulton*, pour la Nouvelle-Orléans... et ils ont brûlé en mer... pas une épave de sauvée... rien !

TIRANDEL.

Ça... c'est dur... surtout pour cette malheureuse petite femme qui est partie avec Juliani... Comment donc ?

VAUMARTIN et LAUBANÈRE.

Madame de Targy.

TIRANDEL.

Oui, madame de Targy ! Pauvre petite femme, hein ?

LAUBANÈRE.

Dame ! aussi... qu'est-ce qu'elle allait faire là?... Elle avait l'air si honnête, cette petite... je n'ai jamais compris son.escapade.

VAUMARTIN.

Ni moi !

TIRANDEL, baissant la voix.

Mais, entre nous, notre ami... le petit baron... n'a pas été étranger à l'événement...

LAUBANÈRE.

Comment ça ?

TIRANDEL.

Pardieu!... quand les Targy ruinés... pris le mari chez lui... vous connaissez le bonhomme... pour avoir la femme... aura mis la pauvre créature entre son pain et sa honte... Là-dessus... perdu la tête... s'est sauvée !

VAUMARTIN.

Mais, dites donc, ce ne serait pas d'une délicatesse exquise, ça, de la part de notre ami.

LAUBANÈRE.

Ça vous étonne ?

TIRANDEL.

Ce brave Chevrial... Il est plein d'esprit, de mérite, de talent ; mais sec, très sec, strèmement sec.

LAUBANÈRE.

Ça n'est pas par le cœur qu'il brille... Je l'aime bien, Chevrial... mais, au fond, c'est un reître !

VAUMARTIN.

Mon Dieu ! il a de très brillantes qualités, très brillantes... mais enfin, je ne peux pas me dissimuler non plus qu'au fond c'est un vilain type !

TIRANDEL.

Et qui ne s'en cache pas. Regardez sa tête ! Il a une tête de bagne, cet animal-là.

VAUMARTIN et LAUBANÈRE.

Une tête de bagne... c'est ça !

Ils rient tous trois en répétant le mot : « Tête de bagne ! » Puis se taisent brusquement en apercevant Chevrial, qui paraît au fond.

TIRANDEL.

Ah ! le voilà ! — Bonjour, vieil ami !

LAUBANÈRE, allant à Chevrial.

Mon cher baron !

VAUMARTIN.

Mon cher amphitryon !

CHEVRIAL, leur serrant la main.

Bravo ! bravo ! c'est aimable, ça ! Tout de suite, comme cela, au pied levé !

LAUBANÈRE.

Comment donc !... trop heureux !... enchanté !

TIRANDEL.

Vieil ami!

VAUMARTIN.

Toujours à vos ordres, baron!

LAUBANÈRE.

Mais... recevez nos compliments, cher ami... c'est un triomphe dont vous devez être fier... la belle, la farouche, l'incomparable Rosa a enfin trouvé son maître.

TIRANDEL, lui serrant la main avec conviction.

Ça te fait honneur... à tes amis aussi!

VAUMARTIN.

La plus belle maîtresse de Paris, baron! cela vous revenait de droit!

CHEVRIAL.

Messieurs, vous me rendez confus, d'autant plus que je ne mérite vraiment pas de compliments... Car, en réalité, je suis battu!

TIRANDEL.

Bah!

LAUBANÈRE.

Comment cela?

VAUMARTIN.

Peut-on savoir?

CHEVRIAL.

C'est très drôle, vous allez voir... Il y a donc longtemps, nul ne l'ignore, que Rosa parlait fortement à mon imagination... bref, j'en étais fou... Mais vous savez, chers amis, que je ne suis pas un enfant... je crois même que je ne l'ai jamais été... Donc, tout en étant fort amoureux de cette belle personne, je me disais qu'il était inutile de lui offrir la

lune et les étoiles, si elle ne les demandait pas... Justement elle s'était avisée depuis quelque temps de me consulter sur ses affaires d'intérêt, de prendre mon avis pour ses opérations de bourse et ses paris de courses... vous savez qu'elle est joueuse comme l'enfer. Eh bien, ma première pensée, naturellement, et même ma seconde, fut de lui donner de mauvais conseils.

TIRANDEL.

Ah ! te reconnais là... vieil ami...

CHEVRIAL

Je ne m'en fis aucun scrupule, attendu que, pour moi, l'amour est un état de guerre... où, de part et d'autre, on a le droit de lutter par tous les moyens possibles.

VAUMARTIN.

Per fas et nefas !

CHEVRIAL.

Per fas et nefas !... tu l'as dit, Vaumartin ! et tu devais le dire ! mais, chose inouïe... il s'est trouvé qu'elle était plus forte que moi.

LAUBANÈRE.

Rosa ?

CHEVRIAL.

Parfaitement... Rosa... la Rose ! Par suite de mes mauvais conseils, à chaque liquidation je m'attendais à la voir complètement ruinée. Ce qui m'eût permis de lui venir délicatement en aide, sans me ruiner moi-même... Mais pas du tout... je m'apercevais avec stupeur que plus elle liquidait... plus elle arrondissait sa petite fortune... Alors, je me suis informé, et j'ai fini par comprendre... Au lieu de suivre mes conseils, elle en prenait le contre-pied, elle faisait le contraire de ce que je lui disais... Enfin, elle me roulait... je ne l'en estime que davantage !... Ce matin, de très bonne

heure, elle vient chez moi, comme à l'ordinaire... je refuse d'être berné plus longtemps... je la démasque, je lui dis son fait... elle me rit au nez... puis une scène de reproches... des injures même... elle sait me prendre... Jamais je ne l'ai vue si belle... je sens qu'elle va m'échapper... alors, fatalement, le grand jeu, c'est-à-dire le petit hôtel, entre cour et jardin... avec tout ce qu'il faut pour écrire ! De sorte qu'en définitive, comme vous le voyez, je suis battu !

LAUBANÈRE.

Et content !

CHEVRIAL.

Ah ! dame, il y a des compensations... Là-dessus, pour vous finir l'histoire... (On voit paraître les jeunes femmes sur la terrasse du fond.) Ah ! voici ces dames !

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSA, MESDEMOISELLES LOMBARD BERTOLDI, GILLETTE PREMIÈRE, GILLETTE DEUXIÈME, GILLETTE TROISIÈME, toutes en jupes courtes de danseuses ; puis AMBROISE.

AMBROISE, annonçant.

Mademoiselle Lombard, mademoiselle Bertoldi, mademoiselle Gillette première, mademoiselle Gillette deuxième, mademoiselle Gillette troisième.

Elles descendent la scène l'une après l'autre à mesure qu'on les annonce.

ROSA.

Mademoiselle Rosa Guérin, premier sujet !

LES HOMMES, applaudissant doucement.

Ah ! bravo, bravissimo, mesdames !

Ils saluent les jeunes femmes et leur serrent la main.

CHEVRIAL.

Mesdemoiselles, bien touché, bien reconnaissant...

GILLETTE PREMIÈRE.

C'est nous, mon cher baron !

MESDEMOISELLES LOMBARD et BERTOLDI.

Certainement !

GILLETTE DEUXIÈME.

Comment donc !

GILLETTE PREMIÈRE.

Surtout s'il y a des écrevisses à la bordelaise !

CHEVRIAL.

Oui, chère enfant, il y a des écrevisses à la bordelaise, et des concombres pour votre sœur.

GILLETTE DEUXIÈME.

Ah ! ça, c'est gentil, baron !

MADemoiselle LOMBARD.

Et pour moi... rien ?

BERTOLDI.

Et pour moi ?

CHEVRIAL.

Pour vous, Lombard, il y a des truffes sous la serviette. — Et pour vous, Bertoldi, six douzaines d'amandes fraîches... Je connais tous vos goûts !

LES FEMMES.

Ah ! c'est un ange ! — Oui, c'est un ange ! un ange !

Pendant cette scène, deux domestiques, sous la surveillance d'Ambroise, ont mis les mets sur la table.

ROSA.

Ah ça, j'espère qu'on va être exact, je suis morte de faim !

AMBROISE, s'avancant.

Madame est servie !

ROSA.

Ah ! — Eh bien... Laubanère à ma gauche... mon cher baron, à ma droite... je garde une place en face de moi pour le docteur, qui tout à l'heure m'a promis de venir... Mesdames... Messieurs... placez-vous comme vous voudrez...

VAUMARTIN.

On n'a que l'embarras du choix !

GILLETTE PREMIÈRE.

Ah ! de la bisque !... j'adore la bisque !

LOMBARD.

Qui est-ce qui n'adore pas la bisque ?

GILLETTE DEUXIÈME.

De la bisque ! Feu partout, alors !

ROSA.

A propos, Tirandel... l'hydrothérapie, quoi?... Ça va mieux, il me semble ?

TIRANDEL.

Oui, ça va mieux... il y a beaucoup d'améli... d'amélo...

ROSA, l'aidant.

D'amélioration ? Ah ! tant mieux, cher ami !

LES FEMMES.

Ah ! oui, tant mieux... cher monsieur, tant mieux !

L'orchestre commence à jouer dans le jardin.

BERTOLDI.

Bon ! et de la musique, maintenant !

TOUTES.

Ah ! de la musique !... Oh ! comme c'est gentil !...

ROSA.

Et tâchons de rire un peu, mes enfants, n'est-ce pas ?... Car je suis toute bouleversée, moi, par cette affreuse nouvelle... N'est-ce pas, mesdemoiselles ? nous étions toutes bouleversées ce soir au foyer !

GILLETTE PREMIÈRE.

Oh ! oui, c'est affreux !

BERTOLDI.

Ah ! épouvantable !

MADemoiselle LOMBARD.

Terrible !

LAUBANÈRE.

Mais quoi donc ? quelle nouvelle ?

ROSA.

Mais ce naufrage du *Fulton* ! Être brûlé et noyé tout à la fois, c'est ça qui manque de gaieté ! Et quand je pense qu'il s'en est fallu de rien que je me sois trouvée là, moi !... Juliani voulait absolument m'emmener. Pauvre garçon !

LAUBANÈRE.

Ma foi ! ce n'est pas lui que je plains le plus, franchement.

ROSA.

Oh ! moi non plus... et s'il n'y avait que lui... mais nos pauvres camarades... Et puis cette petite femme du monde qu'il avait enlevée...

VAUMARTIN.

Madame de Targy ?

ROSA.

En voilà une qui n'a pas eu de chance d'écouter le ramage de cet oiseau-là !

LAUBANÈRE.

C'est une famille rudement éprouvée, ces Targy ! Quelle série de désastres ! Vous rappelez-vous, Chevrial, le dernier bal qu'ils ont donné... où nous étions tous ?

CHEVRIAL, ennuyé.

Oui... oui...

LAUBANÈRE.

Juliani y était aussi justement... Eh bien, le lendemain, ruine complète... Six ou sept mois plus tard, fugue de la jeune femme en Amérique, et, aujourd'hui, la voilà au fond de l'Océan !

TIRANDEL.

Complet !

CHEVRIAL.

Eh bien, certainement, c'est très ennuyeux pour elle. Mais voilà ce que c'est que de se mal conduire !

TIRANDEL.

Tu es superbe, vieil ami !

CHEVRIAL.

Se sauver avec un chanteur ! c'est bête ! Il paraît, du reste, qu'elle n'avait pas du tout réussi au théâtre... là-bas... Alors plus de ressources... et naturellement elle est devenue la maîtresse de Juliani... c'était prévu... Tout ça n'est pas très intéressant.

ROSA.

Pauvre petite femme ! Je vous défends d'être dur pour elle ! Elle a assez souffert, il me semble, pour qu'on ne lui reproche plus rien !... La voyez-vous au milieu des flammes, la nuit... en pleine mer ? Brrr ! ça fait mal !... J'aime encore mieux votre amour ! (Rires.)

CHEVRIAL.

Eh bien, n'en parlons plus !

AMBROISE, à Chevrial.

Monsieur, c'est M. de Targy qui vient pour soumettre à monsieur le baron les pièces du syndicat...

CHEVRIAL, se soulevant.

Ah ! je vais y aller.

ROSA, l'arrêtant.

Qui ça, M. de Targy ? Le mari... le mari de la petite femme ?

LAUBANÈRE.

Oui.

CHEVRIAL.

Oui, il est employé chez moi.

ROSA.

Et il sait la nouvelle ?

CHEVRIAL

Oui, parfaitement... Il y a même cinq ou six jours qu'il en est instruit.

Il s'est levé.

ROSA, le retenant.

Oh ! mon petit baron, au lieu d'aller le trouver, faites-le entrer ici, je vous en prie... j'ai si envie de le voir!...

TOUTES LES FEMMES.

Oh ! oui, cher baron, je vous en prie !

CHEVRIAL, hésitant.

Mais...

ROSA.

Ah ! vous ne pouvez pas me refuser ça, voyons !

CHEVRIAL.

Dès que cela vous amuse, très bien !... (Il se rassoit.) Ambroise, fais entrer et apporte-moi une plume et de l'encre.

Ambroise sort.

VAUMARTIN.

Mais, depuis qu'il a appris la mort de sa femme, est-ce qu'il a continué d'aller à son bureau comme à l'ordinaire ?

CHEVRIAL.

Oui... sans interruption. Il a affecté la plus complète indifférence, comme s'il s'était agi d'une étrangère.

VAUMARTIN.

Au fait, l'événement est heureux pour lui ! C'est un débarras !

TIRANDEL.

Sans doute... maintenant il pourra se remarier !

LAUBANÈRE.

Chut ! le voilà !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI, introduit par AMBROISE.

Il tient un grand portefeuille. Il s'arrête, un peu intimidé par l'aspect du souper et des convives.

CHEVRIAL.

Eh bien, cher monsieur, vous venez pour les comptes de liquidation...

HENRI.

Oui, monsieur, il est nécessaire que ces papiers soient signés avant demain.

CHEVRIAL.

Oui, oui.

Il parcourt les pièces. Pendant ce temps, Laubanère, Tirandel, Vaumartin se soulèvent sur leur siège et saluent Henri. Il leur rend gravement leur salut.

ROSA, bas, à Laubanère.

Très gentil! (Se penchant à droite et à gauche.) Très gentil!

Les autres femmes chuchotent en le regardant curieusement.

CHEVRIAL, qui a donné les signatures.

Voilà! Je vous remercie!

Il lui rend le dossier.

ROSA, à Henri qui va pour se retirer et la salue.

Monsieur!

Elle se lève à demi.

HENRI.

Madame?

ROSA.

Je ne vous offre pas de prendre quelque chose avec nous... un petit verre de champagne?...

HENRI.

Merci!...

ROSA.

Non, oh! non, certainement... je comprends... mon Dieu, certainement!

Les convives étouffent leur envie de rire jusqu'à la sortie d'Henri. Dès qu'il a disparu, ils s'abandonnent au fou rire.

ROSA.

Impair!

GILLETTE PREMIÈRE.

Tu es bête, Rosa!... Offrir du champagne à ce malheureux!

ROSA.

C'est vrai, j'ai été stupide, mais c'est le cœur qui m'a entraînée. Il est charmant, ce garçon-là... très bien... très bien!... Et il est employé chez vous, Chevrial?

CHEVRIAL.

Oui, c'est mon secrétaire.

ROSA.

Ah! c'est votre secrétaire?... Alors, je plains moins madame Chevrial...

On rit. Ambroise sert du vin aux convives, en nommant les vins d'une voix grave et confidentielle.

AMBROISE.

Haut-barsac, porto, etc.

CHEVRIAL.

Ma chère Rosa, franchement, après toute la peine que j'ai prise pour vous depuis ce matin, vous pouviez m'épargner ce brocard!... Car enfin, sans me vanter, j'ai fait des miracles... !

ROSA.

Ça, c'est vrai!... Ce qu'il a fait, c'est fantastique!... Vous avez du champagne devant vous, mesdemoiselles?...

LAUBANÈRE.

Au fait, Chevrial, finissez-nous donc l'histoire de l'hôtel.

ROSA.

Il en meurt d'envie!

TOUS.

L'histoire!... l'histoire!... Voyons...

CHEVRIAL.

Oh! ça ne sera pas long!... Eh bien, donc, ce matin à onze heures, il n'était encore question de rien... je savais seulement que le comte Salvini était retourné à Naples ces jours-ci et que son hôtel était à vendre... J'apprends que mademoiselle Rosa désire l'acheter... je lui offre mes humbles services pour cette opération... je vais chez le notaire... je bâcle l'affaire... et je décrète que, ce soir même, nous pendrons la crémaillère chez la diva, entre amis et en musique... Et voilà!

LES FEMMES.

Bravo, baron!

LAUBANÈRE.

Ce diable de Chevrial!

TIRANDEL.

Vieil ami, va!

VAUMARTIN.

On dirait vraiment, baron, que vous possédez la lampe merveilleuse d'Aladin!

ROSA.

Ou qu'il est un des quarante voleurs !...

On rit.

CHEVRIAL.

Ou que je suis un des quarante voleurs... parfaitement... Ça m'est égal... On daube sur les millions et sur les millionnaires... mais, au fond, on les adore !... Voyons, pourquoi ai-je ce soir l'honneur et le plaisir de votre société ? Parce que vous m'aimez... Et pourquoi m'aimez-vous ? Je vous le demande?... Suis-je beau ?

TOUS, riant et criant.

Non !

CHEVRIAL.

Ai-je du génie?... Ai-je du talent ?

TOUS.

Non !

CHEVRIAL.

Suis-je un homme remarquable à un titre quelconque ?

TOUS.

Non !

CHEVRIAL.

Suis-je bon enfant ?

TOUS.

Non ! non !

CHEVRIAL.

Non !... Je ne suis pas même bon enfant ! et cependant je

suis aimé... fêté... idolâtré par l'élite sociale des deux sexes que vous représentez si dignement ici !

ROSA.

Bravo ! il parle bien ! Vous devriez vous faire nommer député !...

CHEVRIAL.

J'y songe !... Eh bien ! je porte un toast au dieu qui nous fait ces loisirs... comme dit le poète... au dieu Million... tant calomnié par l'envie... Au million !...

TOUS.

Au million !...

CHEVRIAL.

Et, pendant que j'y suis, je porte un second toast à ma voisine, une des plus belles incarnations, à ma connaissance, de la divine matière ! A Rosa !

TOUS.

A Rosa !

ROSA.

Merci, Hector !

VAUMARTIN, un peu gris, se levant.

Pardon... je m'associe de tout cœur à ce toast, et je me plais à proclamer aussi notre chère hôtesse la reine des cœurs, comme elle est la reine des fleurs.

ROSA.

Ses sœurs...

TOUS.

Ses sœurs !

VAUMARTIN.

J'allais le dire.

TOUS.

Ah! bon!

TIRANDEL.

Demande la parole... proteste contre caractère matérialiste du toast du vieil ami... moi... personnellement... idéaliste!

ROSA.

C'est d'un bon cœur!

TIRANDEL.

Traditions de ma famille.

ROSA.

Idéaliste de naissance, alors!...

TIRANDEL.

Fais mon devoir...

CHEVRIAL.

Ah! tu es idéaliste?...

TIRANDEL.

Oui.

CHEVRIAL.

Eh bien, ne te fatigue pas... Assois-toi!... Je vais te répondre! (Il se lève.) Je porte un troisième toast... le dernier...

TOUS.

Non! non!...

CHEVRIAL.

Si, le dernier!... Mais, enfin, je le porte! A la matière! mère féconde de toute chose... et en particulier des choses exquisés dont nous nous régalons en ce moment!... à la matière qui étincelle dans nos verres comme une essence

de pierres précieuses, et qui coule dans nos veines comme un flot de jeunesse et de volupté!

TOUS.

Bravo !

CHEVRIAL.

A la matière! dont notre œil caresse l'éclat éblouissant sur le marbre de ces jeunes épaules!...

TOUS.

Bravo!... Continue...

CHEVRIAL.

A la matière! dis-je... (Il se trouble et cherche ses mots.) qui, unie au million... donne les produits... non... les fêtes les plus étonnantes... et les plus... physiques... (A demi-voix.) le festin de Trimalcyon, par exemple... mais c'était chez les anciens.., la décadence!... Les anciens, ces illustres connaisseurs, ne connaissaient pas tout... la vapeur, le gaz particulièrement... le gaz central, non général, à 378... fin courant!... Moi, le gaz... me... me... fait... fait mal... le gaz, le calorifère...

Il parle avec peine et finit par parler bas. Son verre lui échappe des mains.

En l'entendant balbutier et en le voyant chanceler, les convives rient d'abord, puis s'étonnent et s'inquiètent; ils se lèvent les uns après les autres...

ROSA, le regardant.

Mais dites donc, baron !

LAUBANÈRE, se soulevant.

Qu'est-ce que vous avez?... ça ne va pas ?

ROSA.

Vous êtes souffrant ?

CHEVRIAL.

Elle sait... me prendre...

TOUS.

Il faut qu'il prenne l'air ! qu'il prenne l'air !

ROSA.

Voulez-vous venir prendre l'air un peu là, avec moi... sur la terrasse ?

CHEVRIAL, faiblement.

Oui ! oui !

ROSA.

Eh bien, appuyez-vous sur mon bras, cher ami... ce n'est rien, ça... trop d'éloquence et d'épaules à la clef... Là ! venez.

Elle se dirige vers la terrasse extérieure, soutenant Chevrial, qui marche difficilement. Ils demeurent en vue sur la terrasse au fond.

TIRANDEL.

Il pataugeait, le vieil ami.

GILLETTE DEUXIÈME.

Qu'est-ce qu'il a ?

GILLETTE PREMIÈRE.

Je l'ai déjà vu comme ça.

LAUBANÈRE, aux autres convives.

Oh ! mon Dieu ? ça ne va être rien !

TOUS.

Non... ça ne va être rien !

GILLETTE PREMIÈRE.

Voyons, qu'est-ce qui a les concombres ? car il faut vivre avec tout ça ?

MADemoiselle LOMBARD.

Voilà !

SCENE V

LES MÊMES, LE DOCTEUR CHESNEL, qu'un domestique introduit à gauche.

TOUS.

Ah! c'est le grand docteur, bravo!

LAUBANÈRE.

Vous arrivez bien, cher docteur, notre ami vient de se trouver un peu mal.

LE DOCTEUR. Il fait le tour de la table en donnant des poignées de main aux convives.

Qui s'est trouvé mal?

LAUBANÈRE.

Le baron!

LE DOCTEUR.

Le baron?... Où est-il?

TIRANDEL.

Là, sur la terrasse!

Au même instant, Rosa pousse un cri de terreur, d'angoisse, et se précipite sur la scène en courant. Elle s'adosse à une des colonnes et montre Chevrial affaissé sur la terrasse. Le docteur court à lui. Grand désordre. Tous se lèvent et demeurent quelques secondes dans une attitude d'anxiété. Le docteur, après avoir ausculté Chevrial, redescend la scène.

LE DOCTEUR, avec gravité.

Faites taire la musique!

ACTE CINQUIÈME

A Asnières, chez le docteur Chesnel. Un jardin. Grands arbres au fond. Pelouses, bosquets, bancs et chaises rustiques. La grille d'entrée, qu'on ne voit pas, est censée à droite. A gauche, sur le premier plan, l'extrémité d'une serre communiquant avec la maison d'habitation. La porte de la serre est garnie de vigne vierge et de clématites. A droite, sur le deuxième plan, l'extrémité d'un vieux pavillon, style Louis XIV, servant d'orangerie et de la lingerie. On monte à la lingerie par six ou sept marches très larges et très basses, qui sont un peu en retour sur la scène. La fenêtre de la lingerie s'ouvre face au public, à la hauteur d'un entresol élevé. La muraille du pavillon est treillagée et garnie d'arbustes grimpants.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE TARGY, seule, assise et travaillant, puis, l'instant d'après, MARIA, descendant l'escalier du pavillon.

MADAME DE TARGY.

Est-ce que le docteur est rentré, Maria ?

MARIA.

Non, madame... pas encore... Mais il ne va pas tarder, car il m'a dit qu'il rentrerait, pour dîner, à cinq heures. (Elle s'éloigne et va ouvrir ; après un moment, elle introduit Thérèse Chevrial.) Par ici, madame !... Là, près de la serre.

Elle se retire.

SCÈNE II

MADAME DE TARGY, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

C'est moi.

MADAME DE TARGY.

Ah! chère enfant!.. Est-ce possible? Quel bonheur! Je croyais que vous restiez à Dieppe jusqu'à la fin de septembre.

THÉRÈSE.

Je le devais... mais j'ai été rappelée à Paris... Une affaire... Je vais vous conter cela... Hier, à peine arrivée, je suis allée sonner rue de Rome... Mais plus personne!...

MADAME DE TARGY.

Non... nous sommes installés ici depuis trois ou quatre jours... Il y a longtemps que j'avais promis à notre bon docteur de venir passer une semaine ou deux dans sa chère campagne; mais j'ai voulu attendre que mon fils eût un congé.

THÉRÈSE.

Et comment va-t-il, votre fils?

MADAME DE TARGY.

Un peu mieux... La campagne lui fait du bien, il me semble... Il commence à sourire, pauvre garçon!... Mais vous, quoi?... Que je vous voie donc un peu?... Oh! mais vous nous revenez très jolie, vous savez?

THÉRÈSE, souriant tristement.

Si vous saviez comme cela m'est égal!

MADAME DE TARGY.

Ça ne nuit jamais !... (Gaiement.) C'est-à-dire... ça dépend de l'usage qu'on en fait !... Asseyez-vous donc !

THÉRÈSE, regardant autour d'elle.

C'est charmant, ce petit parc ! (Montrant le pavillon.) C'est là que vous logez ?

MADAME DE TARGY.

Oh ! non... ceci est un vieux pavillon qui sert d'orangerie... au-dessus, une chambre qui sert de lingerie. (Montrant la gauche.) La maison d'habitation est là... cette serre prolonge le salon... C'est charmant. Je vais vous montrer cela tout à l'heure. Mais vous avez à me parler, disiez-vous ?

THÉRÈSE, avec un peu d'embarras.

Oui, c'est une chose, une affaire qui vous regarde un peu... qui ne peut réussir qu'avec votre concours.

MADAME DE TARGY.

Oh ! il vous est bien assuré !... Mais quoi donc ?...

THÉRÈSE.

Voilà ! Mon notaire m'a écrit confidentiellement qu'il allait y avoir une charge d'agent de change à vendre... parce que je l'avais prié de me prévenir si cette circonstance venait à se présenter.

MADAME DE TARGY.

Eh bien, chère amie ?

THÉRÈSE, avec le même embarras.

Parce que j'avais pensé que cela pourrait peut-être convenir à votre fils.

MADAME DE TARGY.

A mon fils ?

THÉRÈSE.

Mais pourquoi pas ? Il a maintenant une connaissance très suffisante des affaires. Il s'y entend même très bien, dit-on. Je sais en particulier par l'agent chez lequel il est entré...

MADAME DE TARGY.

Grâce à vous, chère petite !

THÉRÈSE.

Enfin, on est enchanté de lui, de son intelligence, de son aptitude... Si, au lieu de rester simple commis, il prenait une charge, il réussirait certainement, et cela vaudrait beaucoup mieux !

MADAME DE TARGY.

Ça ne fait pas de doute... Mais, ma pauvre amie, une charge d'agent de change, ça coûte très cher, un million ou deux !

THÉRÈSE, lui prenant la main.

Ma chère madame de Targy, je voudrais autant que possible ne pas revenir sur un passé où il y a pour nous deux, pour moi comme pour vous, tant de souvenirs douloureux... Mais, enfin, laissez-moi vous rappeler que j'ai été, bien involontairement, mon Dieu, la cause première, l'occasion du moins, de tous les désastres qui vous ont accablés, votre fils et vous ! Votre fils a payé du bonheur de sa vie une faute qui n'était pas la sienne... Aussitôt que j'ai été veuve, libre, unè de mes premières pensées a été de réparer une si criante injustice... Mais comment faire?... Lui rendre cette fortune qu'il avait cru devoir remettre entre mes mains, j'y aurais été toute disposée... Mais, connaissant votre fils comme je le connais, j'ai craint non seulement d'être refusée, mais encore de l'offenser !

MADAME DE TARGY.

Vous avez eu raison, mon enfant !

THÉRÈSE.

Alors j'ai cherché quelque moyen de lui être utile sans le froisser... et je crois l'avoir trouvé ! Il faut, chère madame, que vous le décidiez à acheter cette charge, et à accepter de moi, à titre de prêt, la somme nécessaire pour la payer... Il me rendra sur les bénéfices... c'est tout simple... Voyons, est-ce que ma proposition ne vous paraît pas très acceptable ?...

MADAME DE TARGY.

Elle me paraît avant tout, ma chère enfant, très bonne et très généreuse. Moi, je vous avoue que, dans ma faiblesse maternelle, j'accepterais... j'accepterais votre commandite... c'est le mot, je crois... Mais, mon fils... je ne sais pas...

THÉRÈSE.

Mais pourquoi ? Pour quelle raison ? Ce serait donc qu'il ne voudrait accepter aucun service de moi, personnellement ?

MADAME DE TARGY.

De vous, personnellement ?... Comment cela ? Quelle pensée ?

THÉRÈSE.

C'est que je le trouve singulier avec moi. On dirait que, malgré lui, il me garde rancune de tous ses malheurs... depuis mon deuil, surtout... Pendant cette liquidation de notre maison de banque dont il s'occupait avec tant de zèle d'ailleurs... vous n'avez pas idée comme son attitude avec moi, malgré son dévouement, était toujours froide, embarrassée, pénible même, il me semblait...

MADAME DE TARGY.

Vous vous êtes trompée certainement. Je sais qu'il a pour vous toute la sympathie et tout le respect du monde !

THÉRÈSE, souriant avec embarras.

Oh ! je ne crois pas ! La sympathie, du moins, est de trop. Enfin, je vous en supplie, obtenez qu'il accepte ce que je lui propose, j'en serais bien heureuse !

MADAME DE TARGY, l'attirant doucement et lui baisant le front.

Vous êtes charmante !

THÉRÈSE.

Veillez lui rappeler qu'en me permettant de lui rendre ce petit service, il ne peut me gêner en rien... il connaît ma fortune ! D'ailleurs, pour lui ôter tout scrupule, dites-lui que les biens de ce monde, auxquels je n'ai jamais été très sensible, vont me devenir avant peu plus indifférents que jamais ! (Avec intention.) Complètement indifférents !

MADAME DE TARGY.

Comment ? Que voulez-vous dire ?... Vous ne pensez pas à quitter le monde, à vous cloîtrer ?

THÉRÈSE.

Pardon ! j'y pense beaucoup !... Pas à me cloîtrer peut-être... mais à prendre l'habit religieux... Que voulez-vous !... je ne tiens plus à rien... je n'ai plus de proches parents... je n'ai pas d'enfants !... Que puis-je rêver de mieux que de me faire une famille de tous ceux qui souffrent ?

MADAME DE TARGY.

Mais, voyons... vous êtes toute jeune... vous avez un long avenir !... Vous pouvez recommencer la vie !

THÉRÈSE.

Elle ne m'a donné que des déceptions... J'y renonce ...

MADAME DE TARGY, la regardant fixement.

Ainsi, mon enfant, il n'y a plus rien... rien, ni personne... qui vous attache au monde, qui puisse être pour vous l'objet d'un regret ? (Thérèse secoue la tête tristement, en baissant les yeux.) Vous êtes bien sûre ?

THÉRÈSE, avec trouble.

A quoi bon des attachements qu'on ne vous rendrait pas ?

MADAME DE TARGY, riant doucement.

Allons, ce n'est pas pour moi que vous dites cela, car vous savez que je vous aime bien !

THÉRÈSE, timidement.

Oh ! vous, oui, je le sais !

MADAME DE TARGY, avec une douceur maternelle.

D'autres aussi, allez, ma fille !

THÉRÈSE, très émue.

Ah ! j'ai bien peur que non !... Vous savez que, nous autres femmes, nous ne nous trompons guère à ces choses-là !

MADAME DE TARGY.

Quelquefois, pourtant... quand nous sommes trop modestes ! Comment voulez-vous qu'on soit assez aveugle pour ne pas rendre justice aux qualités adorables qui vous distinguent ?

THÉRÈSE, très troublée.

Celui dont nous parlons ne me voit pas avec la même indulgence que vous, j'en ai peur... Je sens d'ailleurs que personne au monde ne l'intéresse... que son cœur est tout entier à son premier amour... à la pauvre morte...

MADAME DE TARGY.

Mais cet amour n'est plus qu'un souvenir qui s'efface chaque jour... et un souvenir mêlé de tant d'amertume !... (Elle prête l'oreille.) Voici mon fils !... Voulez-vous éclaircir vos doutes ?... Voulez-vous entrer là... (Elle montre la serre.) pendant que je lui ferai votre commission ? Allons !

THÉRÈSE, à demi-voix.

Oui.

Madame de Targy la fait entrer dans la serre. Henri paraît au fond.

SCÈNE III

MADAME DE TARGY, HENRI.

HENRI.

Bonjour, ma mère... Ouf !... je suis rendu !

MADAME DE TARGY.

Tu as fait une longue course ?

HENRI.

Très longue... jusqu'à Argenteuil presque... Vous n'avez vu personne dans la journée ?

MADAME DE TARGY.

Si, j'ai reçu une visite... intéressante même.

HENRI.

Ah ? qui donc ?

MADAME DE TARGY.

Thérèse Chevrial !

HENRI.

Comment, elle est revenue de Dieppe ?

MADAME DE TARGY.

Oui... depuis hier... elle a passé l'après-midi avec moi... Du reste, tu vas la voir avant son départ... Elle est allée dans ma chambre écrire un bout de lettre...

HENRI.

Ah !

MADAME DE TARGY.

Dis-moi, mon enfant... en causant tout à l'heure, elle m'a appris qu'il allait y avoir une charge d'agent de change à vendre !

HENRI.

Eh bien, ma mère, en quoi cela me regarde-t-il?... C'est comme si vous me disiez que le château de Versailles est à vendre, vous comprenez ?...

MADAME DE TARGY.

Enfin, est-ce que cela ne te plairait pas, d'être agent de change ?

HENRI.

Naturellement, ma mère!... J'aimerais mieux gagner cent mille francs que cinq mille!... mais le moyen ?

MADAME DE TARGY.

Thérèse nous l'offre!... Elle offre de te prêter la somme nécessaire pour acheter la charge... Tu rendras... tu rendras... bien entendu!...

HENRI.

Elle est venue pour cela ?

MADAME DE TARGY.

Oui. Eh bien, que penses-tu de la proposition ?

HENRI, après une pause.

Et vous, ma mère ?

MADAME DE TARGY.

Moi, je ne vois pas quel mal il y aurait à accepter.

HENRI.

Sans doute... ce ne serait pas très mal d'accepter... mais ce ne serait pas très bien non plus, il me semble... On n'aime pas en général — et on a raison — qu'un homme soit protégé par une femme... C'est un renversement de rôles qui n'est pas naturel, — qui est choquant, — qui prête aux mauvais soupçons. A cause de vous, ma pauvre mère, je suis navré de refuser cette fortune... (Avec intention.) Mais, voyez-vous, j'ai beaucoup souffert... j'ai tout perdu... tout !... excepté l'honneur !... Eh bien, cet honneur, du moins, je le veux garder tout entier, sans une tache, sans une ombre !... Et je suis sûr, ma mère, que vous m'approuvez !

MADAME DE TARGY.

Assurément, mon cher enfant !... je trouve tes scrupules très honorables... mais ils me paraissent excessifs... Car enfin il ne faut rien exagérer, pas même le point d'honneur.

HENRI, avec un enjouement affectueux.

Comment ! ma mère, c'est vous qui me dites cela, vous si scrupuleusement délicate ?

MADAME DE TARGY.

Ah ! d'abord, mon cher ami, où as-tu vu qu'une mère fût délicate quand il s'agit de ses enfants ? Jamais de la vie ! Et puis, dans ce cas-ci, véritablement, tu exagères... tu as tort... tu vas, sans raison suffisante, mortifier cruellement cette jeune femme ! Sois vrai : si l'offre venait d'une autre, tu l'accepterais !... Mais d'elle ?... Non ! tu ne veux pas,

parce qu'au fond tu ne l'aimes pas... parce que tu trouves son nom à l'origine de toutes tes misères,... parce que tu as, contre elle, un fond de rancune et de haine ! Voilà la vérité !

HENRI.

Mais, ma mère, que me dites-vous là?... J'ai pour elle, au contraire, une admiration, une amitié passionnées!... Et cela, depuis longtemps...

MADAME DE TARGY.

Ah !

HENRI.

Car je ne vous ai pas tout dit, ma pauvre mère !... Quand je vous laissais croire que j'étais heureux, bien traité dans l'emploi que notre ruine soudaine m'avait forcé d'accepter chez le baron Chevrial, je vous trompais !... Jamais esclavage ne fut plus dur, plus amer que celui qui m'était imposé !... Cet homme n'est plus... Il a fini d'une façon presque tragique... je devrais oublier... je devrais pardonner... mais j'ai de la peine !... En deux mots, ma mère, ce que j'ai eu à souffrir d'humiliations sous sa main si tyrannique, si brutale, jamais je n'aurais pu m'y résigner ! Non ! malgré l'horrible nécessité qui pesait sur nous..., malgré notre pain qui était en jeu, je lui aurais rejeté cent fois son bienfait à la face, si je n'avais été soutenu par la sympathie, par l'affectueuse pitié... de cet ange qui souffrait comme moi !... Et vous dites que je ne l'aime pas ?

MADAME DE TARGY.

Alors, pourquoi ces façons si glaciales avec elle ? — Pourquoi la fuir ? — Pourquoi ne pas lui laisser soupçonner les sentiments de reconnaissance que tu lui gardes ?... Elle en serait heureuse peut-être ?...

HENRI.

Pourquoi, ma mère ? — Vous le devinez, — parce que j'ai peur d'être mal compris !... parce qu'elle est riche et que je suis pauvre !... parce qu'en lui laissant trop voir les sentiments que je lui ai voués, je pourrais être suspect à ses yeux de quelque arrière-pensée intéressée... de quelque vil calcul... et devant elle, si pure, si noble... j'en mourrais de honte !

MADAME DE TARGY.

Bien !... bien !... En voilà assez !... Tais-toi, je l'entends !

SCÈNE IV

LES MÊMES, THÉRÈSE, sortant de la serre.

MADAME DE TARGY.

Eh bien ?

THÉRÈSE, heureuse et rougissante.

Merci !

HENRI, saluant.

Chère madame !... ma mère vient de me dire votre aimable pensée pour moi... J'en suis profondément reconnaissant... Mais, vraiment, il m'est impossible d'accepter même de vous un prêt si considérable !

THÉRÈSE.

Vous me découragez !... Je n'oserai plus rien vous demander... Enfin, songez-y encore, n'est-ce pas ? — Adieu... chère amie... je pars...

MADAME DE TARGY.

Mais, si vous nous restiez à dîner ? Je vous invite, et le

docteur ne me désavouera pas, j'en suis sûre... Il vous adore !

THÉRÈSE.

Hélas ! c'est impossible !... Je suis attendue à Paris... et même l'heure me presse, la gare est un peu loin.

HENRI.

Vous me permettez bien de vous accompagner jusque-là ?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui !... J'accepte... je ne suis pas fière, moi !...
(A madame de Targy.) Adieu ! encore... A bientôt...

MADAME DE TARGY.

A bientôt ! (Voyant Thérèse hésiter un peu sur le chemin qu'elle doit prendre, elle la dirige vers l'allée de gauche qui tourne entre la serre et le bouquet d'arbres qui est au milieu de la scène.) Par là... par la petite porte, c'est le plus long !... (Elle suit pendant quelques pas Henri et Thérèse dans l'allée. La nuit tombe. Au même instant, le docteur paraît au fond à droite. — Il s'arrête et voit à travers les arbres Henri et Thérèse qui s'éloignent, puis madame de Targy. — Madame de Targy se retournant vers lui le visage radieux.) Ah ! c'est vous, mon ami ! (Elle lui prend les mains avec effusion.) Mon cher vieil ami !

SCÈNE V

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, très troublé.

Quoi ? qu'y a-t-il ?

MADAME DE TARGY

Devinez !

LE DOCTEUR.

Quoi donc?... Est-ce que ce n'est pas Thérèse Chevrial que je viens de voir sortir là avec Henri ?

MADAME DE TARGY, radieuse, à demi-voix.

Oui !

LE DOCTEUR, l'interrogeant avec anxiété.

Et ce que vous désiriez tant... est arrivé... Ils s'aiment ?

MADAME DE TARGY.

Je le crois.

LE DOCTEUR.

Ils se le sont dit ?

MADAME DE TARGY.

Je l'espère ! Concevez-vous ma joie profonde?... Mon pauvre fils, si éprouvé !... Voilà donc tout un avenir heureux devant lui !... Enfin, voilà un rayon !

LE DOCTEUR, oppressé.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE TARGY.

Mais qu'avez-vous donc ?

LE DOCTEUR.

Ma pauvre amie !

MADAME DE TARGY.

Mais vous me faites peur !...

LE DOCTEUR.

Prenez tout votre courage ! Mais par quelle fatalité faut-il donc que je sois toujours auprès de vous le messager de quelque nouvelle terrible !

MADAME DE TARGY.

Nouvelle terrible!... Mais qu'est-ce que c'est encore?... Qu'est-ce que c'est donc?... (L'interrogeant du regard avec angoisse.) Ce n'est pas mon fils!... il était là tout à l'heure!... Mais, alors, quoi donc?... (Tout à coup avec un cri.) Ah! Marcelle est vivante!

LE DOCTEUR, à mi-voix.

Oui.

Il lui remet une lettre.

MADAME DE TARGY, saisissant la lettre avec fièvre.

Voyons! c'est à devenir folle, vraiment! Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que ça signifie?... D'où ça vient-il?

LE DOCTEUR.

Il y a une heure environ... On m'a remis cette lettre chez moi, à Paris!

MADAME DE TARGY, dépliant la lettre, d'une main tremblante.

Ah! Seigneur!... Seigneur!... Est-ce possible?... Ah!... la misérable! Tenez! Lisez-moi ça!... Car, moi, je ne peux pas! je ne peux pas!...

LE DOCTEUR, lisant la lettre.

« Cher docteur... C'est une désespérée qui fait appel à votre
 » amitié d'autrefois... à votre charité... Ayez pitié! et faites
 » qu'on ait pitié! Je reviens bien coupable, mais si punie,
 » si brisée, si repentante. Que de fois j'ai regretté, si vous
 » saviez, de n'avoir pas péri dans les flammes — comme on
 » l'a dit — avec tous ces malheureux! Leurs angoisses der-
 » nières n'ont rien été auprès de celles que j'ai ressenties,
 » — que je ressens encore... Si vous n'obtenez pas qu'on
 » me pardonne, ne venez pas, ne me répondez pas! je com-
 » prendrai... — Et, je vous le jure! je trouverai le courage

» qui m'a manqué jusqu'ici. — Demain, ceux que j'ai tant
 » affligés, et tant aimés aussi, seront à jamais délivrés de la
 » pauvre Marcelle . »

MADAME DE TARGY.

Elle ferait bien ! mais elle ne le fera pas, allez !

LE DOCTEUR.

Cependant... vous ne voudrez pas en tenter l'épreuve ?

MADAME DE TARGY.

Ah ! elle ne se tuera pas, allez !... Soyez donc tranquille !...
 Quant à la recevoir chez moi, à imposer à mon fils la honte,
 le supplice de sa présence... jamais !...

LE DOCTEUR.

Mais votre fils ne pensera peut-être pas comme vous ?

MADAME DE TARGY.

Mon fils ?... Est-ce que je vais lui parler de cela ? Comment
 pouvez-vous le supposer ? Pauvre garçon ! il n'a déjà que trop
 souffert ! et par ma faute ! Une fois déjà, j'ai eu la faiblesse
 et la lâcheté de lui livrer un secret... qui me tuait... c'est
 vrai... Mais j'aurais mieux fait d'en mourir que de l'en acca-
 bler... Mais, cette fois, mon secret, je le garde... et, s'il y a
 crime, je le prends sur moi, voilà tout.

LE DOCTEUR.

Mais, moi !... pensez-vous donc que je puisse me taire ?

MADAME DE TARGY, lui serrant la main follement.

Ah ! mon ami, je vous en prie !... je vous en supplie ! si
 vous ne voulez pas me faire oublier toutes vos bontés, si
 vous ne voulez pas me faire maudire votre amitié même qui
 m'était si chère... laissez-moi libre !... laissez-moi maî-
 tresse de ma conduite ! Je réponds de tout ! je prends tout

sur moi, vous dis-je ! D'ailleurs, je vous répète qu'elle ne se tuera pas... et vous le savez bien !

LE DOCTEUR.

Mais alors, ce sera pire... vous la condamnez à devenir la plus vile des créatures.

MADAME DE TARGY.

Est-ce qu'elle ne l'est pas déjà ?

LE DOCTEUR.

Mais encore ! — il y a des degrés ! Est-ce à vous de la pousser jusqu'au dernier?... Et votre conscience, que dirait-elle ?

MADAME DE TARGY.

Elle me dira que j'ai sauvé le bonheur de mon enfant !

LE DOCTEUR.

Mais, enfin, voyons... et Dieu?... puisque vous y croyez !

MADAME DE TARGY.

Ah ! qu'est-ce que ça vous fait, à vous, puisque vous n'y croyez pas !

LE DOCTEUR.

Est-ce le moyen de m'y faire croire ?

MADAME DE TARGY le regarde, comme subitement saisie et calmée par ces paroles. Elle songe un instant, la tête basse ; puis, relevant le front et s'adressant au docteur.

Vous avez raison... Pardon... et merci!... C'était la mère qui criait, mais voici la chrétienne... Où est-elle ? où faut-il aller?... Je suis prête!...

LE DOCTEUR, avec élan.

Ah ! je vous retrouve !... Elle est là, dans ma voiture, devant la grille... attendant son sort.

MADAME DE TARGY.

Eh bien!... amenez-la moi.

LE DOCTEUR.

Bien.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI

MADAME DE TARGY, seule ; puis MARCELLE
et LE DOCTEUR.MADAME DE TARGY se laisse tomber épuisée sur une chaise près de
la table.

Quelle lutte!... quel combat! mon cœur en est brisé! Ah!
Dieu de bonté! Dieu de miséricorde! ne me quittez pas!
(Tout à coup se levant.) Déjà!... je l'entends!... (Très troublée.) Oui,
je l'entends!

Marcelle a paru dans le fond, à droite ; elle marche avec peine. Le docteur la
soutient. Madame de Targy est debout, immobile, ne les regardant pas.

LE DOCTEUR.

Voici la pauvre enfant prodigue!

MARCELLE, tombant aux pieds de madame de Targy, murmure à travers
ses larmes.

Ah! madame... j'ai tant souffert! (Moment de silence. Madame
de Targy, sans se détourner, laisse tomber sa main et la tend à Marcelle, qui
la saisit et la baise en sanglotant.) Ah! madame!... que vous êtes
bonne!... que je vous remercie de vouloir bien m'accueillir!...

MADAME DE TARGY.

Relevez-vous.

MARCELLE.

Non... pas encore... non... pas avant de vous avoir dit, madame, combien je suis coupable, mais si repentante, si accablée, si malheureuse!... Ah! madame... si vous aviez pu me voir, après mes horribles déceptions, seule, dénuée de tout, malade, mourante, perdue au bout du monde, — vous auriez eu pitié! — Ah! dans ces heures-là... si vous saviez avec quel déchirement ma pensée se reportait vers ce pauvre logis que j'avais si lâchement abandonné... et comme il me semblait que, si je pouvais y rentrer un jour... près de vous et de lui... non pas comme sa femme, non pas comme votre fille, mais comme votre servante à tous deux, comme il me semblait que ce serait le paradis!...

MADAME DE TARGY, émue lui ouvrant ses bras.

Ma fille!

MARCELLE.

Ah! ma mère!

Elle se jette dans ses bras et sanglote.

MADAME DE TARGY.

Voyons, mon enfant, voyons... un peu de calme... gardez vos forces... tout n'est pas fini!...

MARCELLE.

Oh! non! je le sais!... et j'ai si peur de lui!... Si peur qu'il ne me repousse... qu'il ne veuille pas même me voir... m'entendre!... Ah! madame, priez-le pour moi! Sa dureté me tuerait... Je sais que ce serait heureux... pour tout le monde, si je mourais... mais, j'ai tant besoin d'être pardonnée!

MADAME DE TARGY.

Ma pauvre enfant!

LE DOCTEUR, qui a remonté la scène et qui regarde à gauche.
Silence !... C'est lui qui rentre.

MADAME DE TARGY.

Mais, grand Dieu !... Il est impossible qu'il la revoie ainsi sans y être préparé... c'est impossible !

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute... Mon enfant, entrez là dans ce pavillon !
Vite ! le voici.

SCÈNE VII

MADAME DE TARGY, LE DOCTEUR, HENRI.

HENRI, arrivant par la gauche.

Ah ! cher docteur... vous êtes là... Eh bien, ma mère vous a parlé de ses rêves... de ses petits complots ?

LE DOCTEUR, tout troublé.

Oui... elle m'a parlé... oui...

HENRI.

Et qu'est-ce que vous dites ? (Il remarque leur embarras et surprend les regards qu'ils échangent.) Mais qu'y a-t-il donc ? que se passe-t-il ? qu'avez-vous donc tous deux ?

LE DOCTEUR.

Ta mère va te le dire.

MADAME DE TARGY.

Mon enfant... dans le peu d'instant qui se sont écoulés depuis que tu m'as quittée tout à l'heure, il est arrivé un événement qui bouleverse de nouveau notre pauvre vie... un événement bien grave... auquel nous étions loin de nous attendre... et qui nous impose un grand et douloureux

devoir... (Les yeux fixés sur les yeux de son fils, qui l'interrogent avec une anxiété croissante.) Marcelle !...

HENRI, après quelques secondes, à voix basse, avec stupeur.

Vivante ?

MADAME DE TARGY.

Remets-toi !... Embrasse-moi... Lis ! lis !...

Elle lui remet la lettre de Marcelle.

HENRI. Il lit la lettre à la hâte, après quelques secondes d'accablement.

Oh ! oui, bien coupable !... (Amèrement.) De la pitié !... Allez la chercher, ma mère ! (Au docteur.) Mon ami, soyez assez bon pour accompagner ma mère... Moi, en ce moment, je ne pourrais pas.

LE DOCTEUR.

Je l'ai amenée... Elle est ici.

HENRI.

Elle !... ici ?... déjà ? dans cette maison ?

MADAME DE TARGY.

Oui... veux-tu la voir maintenant ?... Je t'en prie !

HENRI.

Non ! oh !... non !... pas maintenant... plus tard... Demain !... demain !... J'espérais... j'espérais avoir un peu de temps pour me recueillir... Demain !... Et surtout, dites-lui bien, docteur, qu'elle ne se méprenne pas sur le sentiment qui me dicte ma conduite envers elle... Elle n' imagine pas, je suppose, qu'elle va retrouver auprès de ma mère et auprès de moi la place qu'elle y occupait autrefois... Dites-lui bien qu'elle ne sera jamais dans ma maison qu'une étrangère...

LE DOCTEUR.

Tu l'entendras, mon ami, et tu sentiras dans ses paroles la sincérité de son repentir... Et puis tu la verras si éprouvée



par la misère et le chagrin, si épuisée, si affaiblie, si frêle, que tu seras touché comme nous l'avons été !

HENRI, qui l'a écouté d'un air sombre.

Ne l'espérez pas !

MADAME DE TARGY.

Mon enfant, ne sois pas généreux à demi... Écoute ton cœur qui l'a tant aimée, et n'écoute que lui.

HENRI.

Mon cœur, ma mère ! Mais c'est parce que je l'ai tant aimée que la pensée de sa faute, de son crime n'éveille dans mon cœur que des sentiments de haine et de colère implacables ! Je la reçois parce que l'humanité, la charité, le devoir, enfin, me le commandent... Je la reçois pour lui épargner un crime... ou pour l'arracher aux dernières dégradations de la misère... mais qu'on ne me demande pas plus !... C'est de la folie... c'est de l'outrage !...

MADAME DE TARGY.

Ah ! mon fils, ce n'est pas à moi de t'accuser... Je n'en ai pas le droit... car ma première pensée, tout à l'heure, en apprenant le retour de la malheureuse enfant, a été une pensée de haine... de haine sauvage... criminelle... On n'est pas maître de ses premiers mouvements... Mais notre devoir, notre honneur est d'étouffer en nous ces premiers cris de la passion et de l'égoïsme, et de demander la règle de notre conduite à des inspirations plus hautes ! Tu le sais aussi bien que moi, mon enfant, toi qui as déjà sacrifié une fois tout ce que tu avais de plus cher dans le monde, au sentiment du bien et de la justice. Mais il y a, mon fils, quelque chose de supérieur à la justice même... il y a un devoir, une vertu plus digne encore d'une âme comme la tienne... c'est le pardon... Pardonne !

LE DOCTEUR.

Oh! oui, pardonne! Dis un mot, et je la jette dans tes bras.

HENRI, qui a paru en proie à une anxiété terrible.

Eh bien, non je ne puis pas!... Il y a un spectre entre nous... je ne suis pas un saint... je suis un homme!... je ne peux pas!... Qu'on ne m'en parle plus! Jamais! jamais!...

Il se jette sur le banc à gauche et y reste accablé la tête dans ses mains.

MADAME DE TARGY, au docteur l'emmenant un peu à droite.

Mais que faire, mon Dieu?... que faire? Et j'ai tant pitié d'elle, maintenant!

LE DOCTEUR.

Hélas! je comprends votre fils! Mais vraiment il eût mieux valu, alors, ne pas la recevoir... Ce sera une existence impossible pour elle et pour vous tous. (Ils se sont approchés du pavillon. Prêtant l'oreille tout à coup.) Mon Dieu! quel est ce bruit? N'avez-vous pas entendu?

MADAME DE TARGY, très alarmée.

Oui, là, dans le pavillon... comme si elle était tombée sur le parquet.

LE DOCTEUR, gravissant l'escalier à la hâte et essayant d'ouvrir la porte.

Fermée!... fermée!... Ah! il y a quelque malheur! (Redescendant avec agitation.) Il faut appeler... il faut...

MADAME DE TARGY.

Quoi? que craignez-vous?

HENRI, qui s'est levé tout à coup, venant à eux.

Que dites-vous? De qui parlez-vous? (Avec éclat.) Où est Marcelle?

MADAME DE TARGY.

Elle était là!

HENRI.

Là ?

LE DOCTEUR.

Et nous nous inquiétons parce qu'elle s'est enfermée, et nous craignons...

HENRI.

Là?... mais, alors elle écoutait!... Ah! grand Dieu! (Il court à l'escalier et essaye violemment d'ouvrir la porte, qui résiste.) Marcelle!... Marcelle! De grâce! Je t'en supplie!... Marcelle!... Rien! rien!... Ah! je briserai cette porte!...

Il se jette avec violence contre la porte, qui cède. Il entre dans le pavillon et on l'entend pousser un cri de terreur.

MADAME DE TARGY, joignant les mains.

Mon fils!... Ah! Dieu! épargnez-nous ce dernier coup!

Le docteur et madame de Targy se précipitent vers l'escalier. Au même instant, Henri paraît sur le haut du perron, tenant Marcelle dans ses bras.

LE DOCTEUR, courant à lui et regardant Marcelle.

Ah! malheureuse!... Dépose-la ici... sur le sol, vite.

HENRI.

Ah! mon ami, sauvez-la, sauvez-la, je vous en prie! Ah! misérable que je suis!... C'est moi qui l'ai tuée... c'est moi qui l'ai tuée!

Il tombe à genoux près de Marcelle.

MADAME DE TARGY, penchée sur elle de l'autre côté.

Ma fille! mon enfant! parle-moi! parle-moi!

LE DOCTEUR, l'interrogeant avec anxiété.

Marcelle... ma pauvre enfant!... Qu'avez-vous fait?... Qu'y a-t-il? Voyons, dites...

MARCELLE, d'une voix faible entr'ouvrant les yeux.

J'ai bu... la mort !

LE DOCTEUR, qui lui touche le pouls, murmure avec accablement.

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE TARGY, à Henri, vivement.

Dis-lui que tu l'aimes !

HENRI, pleurant.

Marcelle !... ma chérie... mon cher amour, je t'en prie... je t'en supplie... tout est oublié... tout est pardonné, je te le jure !

MARCELLE.

Oh ! non ! jamais... jamais !... Tu l'as dit, j'ai entendu !...

HENRI.

Ah ! la mort en passant sur tes lèvres y a tout effacé !... Je t'aime... je t'aime... je t'adore !...

MARCELLE, se soulevant et l'attirant sur son cœur. D'une voix éteinte.

Henri !... Henri !... Je suis heureuse... Je meurs pardonnée !...

La tête retombe inerte sur le bras d'Henri, qui sanglote. Madame de Targy pleure sur la main de la jeune femme morte.

FIN

✓

67683384





